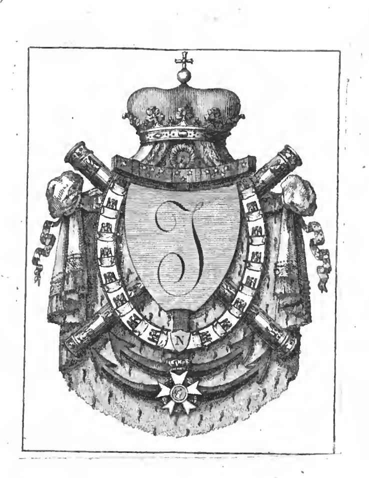



N

SOPHIE
DE LISTENAI.
T. II.

SOPHIE DE LISTENAI,

OU

AVENTURES ET VOYAGES D'UNE EMIGRÉE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE ET EN PRUSSE;

Publiés par L. BILDERBECK le jeune.

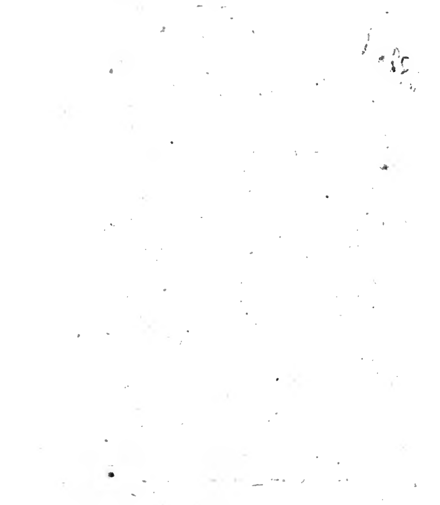
En quò discordia cives
Perduxit miseros.
VIRG. *Bucol.*

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4.

M. DCCC. VII.





SOPHIE DE LISTENAI,

OU

AVENTURES ET VOYAGES D'UNE ÉMIGRÉE FRANÇAISE, EN ALLEMAGNE ET EN PRUSSE.

LETTRE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER DE MERCOUR A SAINVAL.

Coblentz.

Je reçois en ce moment ta lettre, mon cher Sainval, et je te réponds sur-le-champ, pour te prier d'adresser à un autre que moi tes questions politiques. Je suis l'homme le moins

capable de te satisfaire sur cet article, et aussi étranger à ce qui se passe dans les cabinets des princes de l'Europe, qu'à ce qui se traite dans celui du grand Mogol. J'entends parler autour de moi d'une croisade contre la France, d'une armée prussienne, d'une autre de princes allemands qui doit être commandée par le roi de Suède. . . . . Mais les bâillemens me prennent comme si j'avois lu un de vos journaux. Revenons à nos moutons.

Le lendemain de notre arrivée ici, je décidai le commandeur à faire une visite au comte de Listenai qui, par un hasard auquel tu te doutes bien que j'ai participé, se trouve être notre voisin. Nous le trouvâmes devant une table, sur laquelle étoient ouverts Puffendorf et Grotius, et profondément occupé d'une grave

discussion sur le système féodal. Son antagoniste étoit un jeune allemand de fort bonne mine. — Vous voyez mon meilleur ami « nous dit le comte, après les premiers complimens, et en nous présentant ce jeune homme » un heureux hasard nous a fait rencontrer Monsieur à Carlsruhe ; ses affaires l'appeloient à Coblentz, et il a fait le voyage avec nous ; à la complaisance d'habiter avec nous cet hôtel, il joint celle de sacrifier les plaisirs de son âge à notre société. Ma maison, par ses soins, est devenue une petite académie ; la musique, la peinture, l'étude des langues partagent nos instans. Il est le premier jeune homme dont la compagnie n'ait pas déplu à ma femme. — Si je connoissois moins le comte, je regarderois cette dernière phrase comme une épigramme contre moi.

Le jeune Allemand rougit beaucoup en répondant au compliment du comte.

Je résolus de me lier sur-le-champ avec lui, n'ayant d'autre but que celui de me rapprocher de Sophie. Je fis donc à M. Rosenthal, c'est le nom de ce jeune homme, les premières avances, auxquelles il répondit de la meilleure grace. Mais quels furent et mon étonnement et ma joie, lorsque je rencontrai précisément en lui l'homme nécessaire à mes desseins ! Une longue conversation que nous eûmes ensemble, me fit soupçonner que son amitié pour le comte n'étoit qu'un voile dont il couvroit un attachement plus vif pour Sophie, et quelques jours après, mes soupçons se convertirent en certitude. Je lui avois témoigné combien je serois flatté d'obtenir son amitié, et le sur-

lendemain je lui fis une visite. Nous nous sommes vus depuis, tous les jours, et tout en paroissant lui accorder ma confiance, j'ai obtenu la sienne.

L'un de ces jours passés je l'engageai à déjeûner; il se rendit à mon invitation. La franchise ordinaire des Allemands, excitée par de nombreuses rasades de vin du Rhin, la haute opinion, surtout, qu'il a conçue de moi, me donnèrent la clef de son cœur, et bientôt je le connus mieux qu'il ne se connoît lui-même. J'appris que l'unique affaire qui l'a conduit à Coblentz, et qui l'y retient, est son amour pour la comtesse de Listenai. Je ne sais s'il dit vrai, ou si c'est discrétion de sa part, mais il m'a assuré que son amour est encore un secret pour Sophie, et qu'elle ne lui a jamais laissé entre-

voir d'autres sentimens que ceux de l'estime.

Rosenthal est de Francfort, d'une famille riche et considérée dans cette ville. Il paroît être âgé d'environ vingt-cinq ans; son extérieur est prévenant, ses manières sont aisées. Des voyages à Paris et à Londres, lui ont procuré l'avantage de parler plusieurs langues. Il a de l'esprit, des connoissances, des talens; mais ce que j'ai remarqué en lui avec le plus de plaisir, c'est un caractère doux jusqu'à la facilité, une connoissance très-imparfaite du monde, une raison peu exercée, et surtout une méfiance de ses propres lumières, qui promet beaucoup de docilité.

Les événemens de sa première jeunesse sont un véritable roman, dont je te ferai le détail quelque jour. La folie qu'il a eue, comme

presque tous les hommes, de confondre l'amour avec celle qui en est l'objet, a fait jusqu'à présent le malheur de sa vie. Rebuté par sa première maîtresse, il a imputé à l'amour les torts d'une seule femme; et ses infortunes ont donné à son caractère une teinte très-prononcée de mélancolie. Entraîné par les conseils de ses amis, il chercha d'abord, suivant l'usage de ses compatriotes, à noyer ses chagrins dans le jus de la treille, et puis à les oublier dans les bras de ces vénales beautés bien capables de lui faire haïr l'auteur de tous ses maux. Rosenthal avoit trop d'esprit et de délicatesse pour ne pas se dégoûter bientôt d'un pareil genre de vie. Il résolut de voyager; mais cette ressource fut insuffisante et ne put le distraire.

L'amour seul pouvoit réparer les

torts de l'amour ; mais Rosenthal ignoroit cette ressource, et ne connoissoit pas de milieu entre le délire d'une passion frénétique et les grossières voluptés du libertinage. Tout-à-coup il se sentit transporté d'un bel enthousiasme pour notre révolution ; il eut envie d'aller apprendre à connoître les hommes *au milieu des scènes imposantes, produites par les crises qui agitent la France*, ce sont ses propres expressions. Il alloit arriver à Strasbourg, lorsque deux beaux yeux renversèrent ce sublime projet, et notre philosophe resta dans sa patrie.

Sophie lui a inspiré la plus violente passion : il ne sait ce qu'il veut, et à peine ce qu'il fait. Ce sont des transports, des adorations, des désirs contenus par le respect, etc. . . . . .
Le pauvre garçon se nourrit de l'es-

pérance de voir un jour sa tendresse couronnée par l'hymen, et se contente, en attendant, de voir et d'entendre la céleste Sophie. En un mot c'est St. Preux en délire; et j'ai eu toutes les peines du monde à le dissuader d'entamer, à l'exemple de son modèle, une correspondance avec sa Julie. Tu vois que le hasard m'a bien servi, et quel sujet précieux Rosenthal peut devenir entre mes mains.

Je n'ai rien négligé pour mettre cette entrevue à profit, et tu devines que la comtesse de Listenai a été le principal, pour ne pas dire l'unique objet de notre conversation. J'ai renchéri sur les éloges qu'il lui donnoit, et ne lui ai pas caché que je m'étois mis jadis au rang des adorateurs de Sophie, et que je n'en avois essuyé que des mépris. Elle ne man-

quera pas de se faire auprès de Rosenthal un mérite de son triomphe, et j'ai trouvé plus convenable qu'il l'apprît de ma bouche; j'y trouvois en outre l'avantage de gagner sa confiance, en lui donnant une preuve de la mienne.

Pour parvenir au but que je me propose, il est nécessaire que je lui fasse perdre pour l'objet de ses adorations, ce respect, assez ressemblant à celui que l'on porte à la divinité, qui, en étouffant l'espoir dans son cœur, le tient dans une continuelle inaction. J'ai déjà frappé les premiers coups. Pour détruire cette stupide admiration, il m'a fallu ôter à la *céleste* les attributs de son orgueil, et la faire descendre au rang des mortelles. D'abord j'ai adroitement fait entendre que le cœur de la comtesse ne m'avoit échappé que

parce qu'un autre le possédoit déjà, et j'ai su tirer un grand parti de la tristesse habituelle de Sophie, et de cette correspondance suivie avec sa chère cousine, correspondance bien capable de faire naître des soupçons dans l'esprit d'un amant si disposé à la jalousie. J'ai assaisonné tout cela de quelques observations sur les femmes en général, et particulièrement sur la comtesse. Les maximes du misantrope La Bruyère m'ont été d'un merveilleux secours. Je l'ai légèrement plaisanté sur ses beaux projets d'hyménée, en lui citant ce vers de Boursault, si heureux et si vrai :

« Il n'est guères d'amour que l'hymen n'assassine. »

Ce tendre amant a paru d'abord s'effaroucher, mais insensiblement il m'a prêté toute son attention, et

je l'ai même vu sourire. Il devint ensuite rêveur, mais cette rêverie provenoit moins du chagrin de voir s'évanouir les idées de perfection qu'il avoit de Sophie, que de la flatteuse perspective que je venois de présenter à ses yeux. Les jours suivans, j'ai joint à mes maximes la crainte si puissante du ridicule; je me suis un peu égayé sur ses éternels respects, et suis parvenu à lui persuader que les femmes, même les plus vertueuses, aiment le langage de la passion, et qu'elles finiroient par haïr l'homme qui, par une crainte déplacée, joueroit longtemps auprès d'elles le rôle de l'indifférence. Rosenthal, un peu humilié, est convenu de régler à l'avenir toutes ses démarches sur mes conseils, et de me faire part de ses succès. Tu vois que voilà bien du terrein de

gagné en quelques leçons.. Je m'attache véritablement à ce jeune homme, et je serois impardonnable si je laissois sous la rouille des préjugés ses excellentes dispositions.

Rosenthal continuera son rôle d'ami auprès de la Comtesse, jusqu'à ce que le moment favorable, pour en prendre un autre, soit arrivé; et ce moment sera celui où Sophie, dupe de son erreur, se sera engagée trop avant pour pouvoir reculer. Je commence à soupçonner que mon jeune élève est beaucoup plus heureux que ne s'en doute la Comtesse et lui même; c'est ce que j'éclaircirai à la première occasion où je les verrai ensemble. Quoi qu'il en soit, ni l'un ni l'autre ne doit s'apercevoir de ses progrès; Sophie, en découvrant trop tôt le piège que l'amour lui tend, parviendroit à s'en

garantir, et Rosenthal, par trop de précipitation, renverseroit tous mes plans, et rendroit nuls ses avantages.

Une petite anecdote avant de finir: — C'est de notre élégant Marquis que je veux te parler. Je ne l'ai pas encore vu, mais on m'a dit qu'il jetoit feu et flammes contre moi. A son arrivée ici, il a abandonné le rôle d'homme à bonnes fortunes pour prendre celui de spadassin. Les idées chevaleresques, si à la mode depuis quelque tems à Coblentz, lui avoient à tel point tourné la tête, que sans une petite leçon qu'il vient de recevoir, nous l'aurions vu, le casque en tête, la lance au poing, chercher des aventures. Quelques succès faciles qu'il avoit obtenus par sa jactance le rendirent insolent, au point d'insulter en plein café un vieil officier saxon qui s'est retiré

à Coblentz après la guerre de sept ans.

Ce respectable vieillard opposa d'abord la modération et le calme du mépris aux incartades du Marquis. Celui-ci prenant ce sang froid pour de la foiblesse, alla beaucoup plus loin, et finit par proposer un cartel. Le Saxon regarda son adversaire en souriant, se leva et lui donna rendez-vous pour le soir même dans son logement qu'il lui indiqua. Le Marquis se trouva au lieu et à l'heure fixés, armé d'une énorme rapière. L'officier le reçut poliment et le força à prendre le thé avec lui, disant que c'étoit un usage qu'il avoit contracté, et dont il ne pouvoit absolument se dispenser. Le Marquis étonné, se résigna. Tout en prenant le thé, le Saxon dit à son adversaire : — « Monsieur, je dois vous aver-

tir qu'une ancienne blessure que j'ai reçue jadis à la cuisse m'empêche de me battre à l'épée, et même de m'exposer au grand air dans cette saison ; ainsi vous ne trouverez pas mauvais que nous nous battions au pistolet et cela dans ma chambre, en nous plaçant aux deux angles opposés. « — Le Marquis fut un peu déconcerté d'une pareille proposition, cependant il s'étoit trop avancé pour reculer et il y consentit. — « J'ai encore une observation à vous faire, continua l'officier, les hasards de la guerre m'ont privé d'un œil, et l'âge a considérablement affoibli l'autre. Je vous crois trop loyal pour vouloir profiter de l'avantage que deux bons yeux vous donneroient sur moi dans ce genre de combat ; d'ailleurs je suis l'offensé, et l'usage me laisse le maître des conditions ;

nous nous battrons donc sans lumières; mon domestique se tiendra à la porte et lorsque le coup sera parti, il rentrera pour nous éclairer et porter des secours au blessé. »
— Le Marquis étoit tellement étourdi, qu'il ne répondit point. Les pistolets sont apportés et chargés, les deux combattans se placent dans deux angles opposés de la chambre, le domestique sort et emporte les lumières. — « Tirez, Monsieur », crie le vieil officier; « — le Marquis tire, le coup part : le Saxon appelle son domestique, la balle avoit frappé très-près de l'angle. Le domestique sort de nouveau, l'officier tire à son tour, les lumières paroissent presqu'en même temps; et on voit le terrible Marquis caché derrière le lit d'où il n'avoit pas eu le temps de sortir pour se replacer à

son poste, à cause de la promptitude avec laquelle le domestique étoit rentré. — « Ah! ah! Monsieur s'écria le Saxon, en éclatant de rire, voilà donc votre bravoure! ... — Le Marquis confus, désespéré, conjura son adversaire de garder le silence sur cette aventure, et s'offrit à lui donner toutes les satisfactions qu'il exigeroit. L'officier lui fit une excellente morale sur l'indécence de sa conduite, et en général sur le préjugé barbare qui lui faisoit mettre de la gloire à jouer le rôle, toujours si méprisable, de spadassin. — « Le vrai courage, ajouta-t-il, est plus modeste, et le lâche seul est insolent, au reste ne croyez pas qu'à mon âge, je me serois prêté à votre fantaisie *massacrante*, si je n'eusse eu le dessein de vous donner une leçon pour l'avenir. Sachez

aussi qu'en vous la donnant, nous ne courions ni l'un ni l'autre aucun risque, le pistolet dont je me suis servi n'étoit chargé qu'à poudre : lorsque j'ai tiré vous étiez très prudemment tapi derrière ce lit, et moi, lorsque vous avez fait feu, j'étois, ne vous en déplaise, derrière cette commode.

Adieu, mon gros Sainval,

Le chevalier de Mercour.

LETTRE II.

SOPHIE A ÉMILIE.

Coblentz.

EMILIE! qu'il m'est doux de pouvoir épancher mon cœur dans le tien! mon heureuse étoile, à la vérité, m'a fait trouver un ami; mais il y bien loin d'un ami à une amie. Il est mille choses que je ne puis lui dire et que je serois obligée de renfermer dans mon sein, si je n'avois pas la faculté de te les confier. Si tu me manquois, par exemple, à qui parlerois-je de lui? Ah! oui, entre mon sexe et le sien, quel que soit le rap-

port de nos goûts et de nos caractères, il reste encore une distance énorme dans la manière de sentir et de penser. Quelle charmante liberté régnoit dans nos tête-à-têtes! Triste et folâtre tour-à-tour, je pleurois et riois, auprès de toi, avec un égal plaisir. Nos cœurs se livroient sans réserve à tous les charmes d'une mutuelle confiance, et nous trouvions, sans y réfléchir, une source inépuisable d'entretiens. Au contraire, j'éprouve une sorte de malaise, quand je suis seule avec lui, le silence et la réserve se placent aussitôt entre nous. Sa société ne me déplaît cependant pas; car Rosenthal n'y apporte point l'importun papillotage de nos élégans. Il rêve de son côté, moi du mien; un mot, un regard nous rappellent que nous ne sommes pas seuls, et cette manière d'être en-

semble n'est pas sans douceur pour moi ; mais il me manque ces délicieux épanchemens auxquels nous nous livrions, Emilie ! Ce n'est pourtant pas timidité chez Rosenthal, et chez moi, ce n'est pas non plus défaut de confiance, c'est un je ne sais quoi, que je ne puis définir qui, je crois, provient uniquement de la différence de nos sexes. Avec toi seule, ma langue ou ma plume s'abandonnent en liberté, et mon cœur se déploie sans réserve. Ah ! chaque instant me rappelle que j'ai perdu mon amie ; réduite à penser seule, j'en perds presque l'habitude. Dans le monde, je suis rêveuse, distraite, bête même ; on diroit que tout mon esprit a passé dans ma plume ; car je ne le retrouve qu'en t'écrivant.

Je ne te paroîtrai sans doute pas minutieuse, en te donnant tous les

détails de ma vie, en te communiquant toutes mes pensées. Mon projet est de jeter dorénavant sur le papier, chaque matin, les événemens de la veille; je commence, dès aujourd'hui, cette espèce de journal.

Depuis le départ de Charlotte, Sara a perdu toute sa gaîté; elle ne cesse pas d'avoir pour moi les mêmes égards, de me témoigner la même reconnoissance; mais un air contraint perce malgré elle, je ne lui trouve plus la même franchise, ni la même cordialité. Je crus d'abord que le repentir, un reste de honte l'empêchoient de se livrer, en ma présence, à la vivacité de son caractère, je redoublai mes caresses, je fis mon possible pour lui persuader que j'avois oublié le passé; mais tous ces efforts restèrent inutiles.

Mon mari est monté ce matin à cheval, pour aller à *Andernach* voir un de ces amis qui vient d'y arriver; Rosenthal a eu la complaisance de l'accompagner, de sorte que me voilà seule jusqu'à demain au soir. Aujourd'hui j'ai invité à dîner mes hôtesses et quelques-uns de leurs amis, entr'autres un jeune homme que le vœu de deux familles destine à devenir l'époux de Sara. Cette jeune personne, malgré la présence de sa mère, eut toutes les peines du monde à conserver pour son futur les simples égards de la bienséance.

Nous étions au dessert, lorsqu'un de mes gens entra et m'annonça des joueurs d'instrumens qui attendoient en bas la permission de venir se faire entendre, j'ordonnai qu'on les fît monter; un instant après ils parurent: je vis un jeune homme de bonne

mine, dont les traits, quoique réguliers, avoient quelque chose de dur et de repoussant. Il étoit accompagné par sa femme qui, à la première vue, m'inspira le plus vif intérêt. Elle m'a paru âgée de dix-huit à vingt ans, sa personne présente l'ensemble le plus gracieux: elle est bien faite, brune, mais très-blanche; ses traits sont d'une régularité parfaite, sa voix et ses regards sont de la plus touchante expression. Malgré le désordre de ses vêtemens, elle paroît être au-dessus de l'état de chanteuse ambulante, et son maintien ne dément point ces apparences. Elle se présenta avec une grace infinie, mais aussi avec beaucoup de timidité. Je la pris par la main et la fis asseoir auprès du poële, pendant que son mari accordoit sa harpe. La pauvre enfant étoit transie de froid. — « Si jeune

et si délicate, lui dis-je, comment pouvez-vous résister à tant de fatigues? — » Elle leva sur moi ses grands yeux avec une expression que je ne puis rendre, et me serrant la main en soupirant.... — Ah! madame, répondit-elle, ces maux là se supportent facilement! Son mari lui lança un regard sévère, et la pauvre petite ne répondit plus à mes autres questions que d'une voix si foible et si tremblante, que je pus à peine l'entendre. Je lui présentai des confitures et un verre de muscat qui lui firent le plus grand bien. Elle prit une de mes mains et la porta contre ses lèvres; son émotion l'empêchoit de parler; mais je sentis une larme plus éloquente cent fois que tous les discours possibles. Son mari la fixa de nouveau, et le reproche étoit peint dans ses yeux.

L'infortunée quitta précipitamment ma main, et composant son maintien, elle prit sa harpe, préluda et chanta, alternativement avec son mari, une longue romance, mêlée de chants divers et de récitatifs. Je la joins ici; elle eut la complaisance de me l'écrire, pendant que son mari en notoit la musique (1)

ROMANCE.

Plaisirs d'amour par la constance
Doivent, seuls, être mérités,

---

(1) Ce genre de romance est, je crois, peu connu des Français, mais il est très-goûté en Allemagne. La fille du ministre de Taubenheim (Die Pfarrerstochter von Taubenheim); est un modèle dans ce genre. Cette romance est de Bürger, poëte célèbre en Allemagne, qui a donné aussi une des meilleures traductions en vers d'Homère.

Qu'ils sont doux s'ils sont achetés
Par longue et pénible souffrance.

Du vaillant Mainfroi, de Zelmire,
Apprenez comme il faut aimer;
Vous qui, vous bornant à charmer,
Traitez constance de délire.

Zelmire à Roger est promise;
Bientôt on va les fiancer :
Elle ne peut plus balancer,
Son père ordonne elle est soumise.

Déjà, d'une ardeur empressée,
Roger, avec tous ses amis,
Près du vieux Robert réunis,
Attendoient tous la fiancée.

Déjà, du bruit confus des coupes,
La salle au loin retentissoit,
Le vin pétillant remplissoit
De vive gaîté tous les grouppes

La porte s'ouvre, on fait silence;
D'un pas tremblant, baissant les yeux,
Zelmire approche au milieu d'eux,
Et les charme par sa présence.

Roger, transporté de tendresse,
Va bientôt recevoir sa main ;
Les vassaux, assemblés, soudain,
Rendent hommage à leur maîtresse.

Mais malgré ce flatteur hommage,
Zelmire tout bas soupiroit ;
Car le vanité disparoît
Et le cœur seul parle au bel âge.

Avec une douleur amère,
Zelmire venoit de quitter
La cour de son oncle Olivier,
Qui lui servit long-temps de père.

C'est à cette cour que Zelmire
D'amour avoit subi la loi ;
Ce dieu, sous les traits de Mainfroi,
L'avoit soumise à son empire.

Par ce sentiment entraînée,
En vain de son père en courroux,
Elle avoit pressé les genoux
Pour éloigner cet hyménée.

Dans un beau salon de verdure
Robert conduit le chevalier,

En ces lieux on voit s'allier,
Pour plaire, l'art et la nature.

Zelmire suit, triste et pensive.
On verse le vin à grands flots;
Tendre chanson, joyeux propos,
Charment tour-à-tour le convive.

En cet instant se fait entendre,
Dehors la salle un troubadour,
Sur sa harpe, organe d'amour,
Il module un air triste et tendre.

Robert, charmé de l'aventure,
Fait avancer le troubadour
Dont on admire, tour-à-tour,
L'air imposant et la stature.

Chacun fait silence et s'apprête
Pour écouter le troubadour;
— « Chante, dit Roger, chant d'amour,
Car ce jour d'Amour est la fête ».

Assis vis-à-vis de Zelmire,
Sur sa harpe, plaçant ses doigts,
Il veut chanter, et chaque fois
Sur ses lèvres sa voix expire.

Mais, fixant d'un air triste et tendre,
Zelmire, qui ne sait pourquoi
Elle éprouve un secret émoi,
En ces mots il se fait entendre :

« Dans le fond de ce sombre bois
J'entendis la gémissante voix
De la plaintive tourterelle;
Elle a perdu sa compagne fidelle :
Plaintive colombe à ta voix
J'unirai mes chants de tristesse;
S'il ne vit plus, l'objet de ta tendresse,
Le mien, hélas ! a fait un autre choix!

Thémire me donna sa foi,
Je la crus pour toujours à moi;
Fatal serment que je déplore!
Moi seul, hélas ! je m'en souviens encore.
Dans ce jour que je crus si beau,
Trop crédule amant! la volage
D'amour reçut les aîles en partage,
Et de ce dieu me laissa le bandeau.

Hélas ! depuis le jour affreux
Où Thémire quitta ces lieux,

Abhorrant, fuyant la lumière,
Je me crois seul dans la nature entière.
Par le désespoir, la douleur,
J'ai vu se flétrir ma jeunesse;
Livré toujours à ma sombre tristesse,
Je ne vis plus, hélas ! que par le cœur.

Plaintive colombe, tais-toi,
Tu ne peux souffrir comme moi :
De ta félicité passée,
Le souvenir charme encore ta pensée.
Et moi, seul avec ma douleur,
Pour l'avenir sans espérance,
Le souvenir irrite ma souffrance;
Je n'ai jamais que rêvé le bonheur.

Par des sanglots entrecoupée,
La voix du vieillard s'éteignit,
Et plus aucun son ne rendit
La harpe de ses pleurs trempée.

Chacun le plaint, chacun l'admire,
Le premier, Robert l'applaudit;
Il prend sa coupe, la remplit
Et la donne ensuite à Zelmire.

« Troubadour, dit-il, ta romance,
« Nous a fait répandre des pleurs ;
« Que ce vin calme tes douleurs,
« Lui seul guérit maux d'inconstance ».

Zelmire, tremblante, s'approche
Du troubadour dont les accens
Ont porté le trouble en ses sens
Et dans son ame le reproche.

Le vieillard la fixe et soupire :
« Voilà, dit-il tout bas, la foi
« Promise au malheureux Mainfroi !....
« Zelmire ! inconstante Zelmire !.....

Zelmire, éperdue et ravie,
Chancèle, et jette un cri d'effroi,
« O ciel !.. que vois-je ?.. c'est Mainfroi ! »
Elle dit et tombe sans vie.

Soudain Mainfroi vole auprès d'elle,
Et, la pressant contre son cœur,
Par mille baisers plein d'ardeur
Au sentiment il la rappelle.

Robert, Roger, criant, vengeance !
S'élancent dans le même instant,

Et Zelmire voit son amant
Succomber malgré sa vaillance.

En vain elle pleure, supplie;
Mainfroi, loin d'elle, est aussitôt
Traîné dans un sombre cachot
Et doit y terminer sa vie.

Tandis qu'au château tout repose,
Zelmire, que le sommeil fuit,
Sort à la faveur de la nuit.
Amour ! est-il rien que tu n'ose!

D'un pas craintif elle s'avance
Vers la prison du chevalier;
L'or brille..... elle obtient du geolier
De son amant la délivrance.

Avant le lever de l'aurore,
Zelmire avec l'heureux Mainfroi,
Sur un rapide palefroi
Avoit fui ces lieux qu'elle abhorre.

Après avoir, à l'aventure,
Ainsi voyagé jusqu'au soir,
Ils descendent et vont s'asseoir
Au bord fleuri d'une onde pure.

Tont-à conp nue voix plaintive
Se fait entendre dans le bois,
L'amant court, guidé par la voix,
Zelmire suit, pâle et craintive.

Il voit un vieillard vénérable,
Accablé de fatigue et d'ans.
« Ah ! guidez mes pas chancelans »
Dit-il au couple secourable.

Le vieillard (c'étoit un hermite),
A sa retraite les conduit.
Mainfroi le soutient, et l'instruit
De leurs amours et de leur fuite.

« Plaisir d'amour, leur dit l'hermite,
« Est doux, mais doit être permis ;
« De crainte d'aventure, amis,
« Allons à l'autel tout de suite ».

Lors on vit dans un hermitage,
L'Amour pour la première fois;
Et Zelmire au bout de neuf mois
De son hymen vit naître un gage.

Cependant Robert, solitaire,
Sa fille chaque jour pleuroit;

Pays lointains il parcouroit
Pour calmer sa douleur amère.

Vers les lieux que Zelmire habite,
Le hasard un jour le conduit;
Mais des brigands, pendant la nuit,
L'attaquent, dispersent sa suite.

Mais Mainfroi que le bruit attire,
Se précipite à son secours;
Il combat et sauve les jours
Du vieux père de sa Zelmire.

Robert, conduit à l'hermitage,
Reconnoît son libérateur;
Mais depuis long-temps de son cœur
Les regrets étoient le partage.

Il revoit sa fille si chère,
Un enfant presse ses genoux.
Il sent qu'il n'a plus de courroux;
Et deux fois il redevient père.

« Mainfroi, dit-il, je te pardonne;
« Mes jours furent sauvés par toi.
— « Ah! lui répond l'heureux Mainfroi,
« Plus qu'il reçut, Robert me donne.

Rendue au lieu de sa naissance,
Zelmire, auprès de son époux
Goûta long-temps le prix si doux
Du courage et de la constance.

Plaisirs d'amour par la constance,
Doivent seuls être mérités,
Qu'ils sont doux s'ils sont achetés
Par longue et pénible souffrance.

Je m'aperçus que cette longue Romance avoit extrêmement fatigué la jeune chanteuse. Je demandai que le temps destiné au concert fût employé à causer et je l'engageai à passer la soirée avec moi. Elle consulta les yeux de son mari qui s'empressa de répondre qu'ils ne pouvoient accepter cette invitation, étant engagés pour un concert à l'hôtel de l'Empire. Nous passâmes une heure ensemble ; le chanteur étoit toujours sombre, taciturne et ne quittoit pas sa femme des yeux.

Celle-ci étoit d'une tristesse qui me fit long-temps hésiter à lui parler d'elle-même. Je hasardai cependant une question sur le lieu de sa naissance. Une rougeur subite colora ses joues, et au lieu de me répondre elle baissa la tête et fondit en larmes. Dans cette situation elle eût attendri les cœur les plus insensibles, et cependant je vis dans la contenance de son indigne époux qu'il l'eût maltraitée sans ma présence et l'intérêt que je lui montrois. Emilie, mon ame n'a jamais connu la haine, cependant cet homme y a excité un mouvement qui ressemble beaucoup à cette odieuse passion.

A la vue des pleurs que mon indiscrétion faisoit répandre à cette infortunée, je me repentis amèrement de ma curiosité, et lui fis les plus tendres excuses — « Je res-

pecte votre secret, lui dis-je ; mais je vois que vous n'êtes pas heureuse, daignez au moins agréer tous les services qu'il est en mon pouvoir de vous rendre. » Je l'engageai à passer chez moi le lendemain matin ; elle ne répondit pas, mais le mari, suivant son usage, prit la parole pour elle et éluda ma proposition. Que signifie la tyrannie qu'excerce cet homme sur une femme qui paroît si douce et si aimable ? cette attention à suivre toutes ses paroles à observer ses moindres gestes ? son accent me le fait croire Italien et sa conduite me confirme dans cette opinion.

En me quittant, l'infortunée prit mes mains dans les siennes et les pressant contre son cœur : « Ah ! Madame me dit elle avec l'expression

de la sensibilité, que je suis pénétrée de vos bontés! .... Qu'elles ont fait de bien à ce pauvre cœur qui depuis longtemps ne connoissoit plus la douce émotion que vous lui avez fait éprouver! .... Elle voulut ajouter encore quelque chose, mais son brutal de mari l'entraîna plutôt qu'il ne la conduisit hors la maison.

Non, mon amie, je ne puis me persuader que cette jeune femme soit faite pour son état actuel; son air délicat, ses manières décentes, son silence, ses larmes, tout cela me fait soupçonner un mystère que je brûle d'éclaircir. Je ne puis t'exprimer à quel point elle m'intéresse.

Mais la plume m'échappe.... mes yeux se ferment.... je ne suis fatiguée que d'écrire, non de t'entre-

tenir. Adieu, mille baisers à ta petite famille.

Ton amie, SOPHIE.

P. S. Le lendemain matin à huit heures, j'allois fermer cette lettre lorsque j'ai reçu un billet de l'inconnue, je te l'envoie avec ma réponse. Que je suis impatiente de consoler cette infortunée et de sécher ses larmes.

BILLET.

Madame!

Daignerez-vous excuser la liberté que je prends de m'adresser à vous? Oui, vous ferez plus, mon cœur ne m'aura pas trompée, et vous accueillerez favorablement ma prière!...

J'implore votre protection contre la tyrannie du plus barbare, du plus vil des hommes; daignez m'accorder un asile, me mettre au nombre de vos gens.... tout emploi près de vous me sera agréable. Au nom de l'humanité ne me refusez pas.... je n'ai d'autres titres que mes malheurs et votre bonté que j'ai appris hier à connoître. Je ne puis vous expliquer les motifs de ma démarche.... je n'ose confier au papier cet affreux secret. . . . Ce n'est que dans votre sein qu'il m'est permis de le déposer. Sauvez-moi, un abîme est ouvert sous mes pas.... l'opprobre, le désespoir m'y attendent.... si vous me fermez votre cœur, la mort est maas eule ressource.

Caroline D'ESTAMPES.

Réponse.

Venez, chère et intéressante Caroline ; en vous offrant un asile, je ne fais que mon devoir, et jobéis au penchant de mon cœur.

Sophie de L..

LETTRE III.

SOPHIE A EMILIE.

Coblentz.

Je reprends bien vîte la plume, ma chere Emilie, car tu dois être impatiente d'apprendre l'histoire de la pauvre Caroline.

Le commissionnaire qui m'avoit remis son billet, fut chargé de ma réponse, et cependant j'attendis vainement Caroline toute la matinée. L'après-midi se passa de même, et ce long retard m'inquiétoit. J'ignorois sa demeure; si je l'eusse connue, j'y aurois envoyé, ou je m'y serois ren-

due moi-même. La nuit me surprit dans cette anxiété, et je conclus qu'elle n'avoit pu échapper à la surveillance de son tyran. J'allai jusqu'à imaginer qu'il avoit éventé le projet de l'infortunée, et que peut-être, en ce moment, il épuisoit sur elle les plus cruels traitemens. J'étois livrée à ces réflexions, quand tout-à-coup ma porte s'ouvre, et Vinette me dit: « La voilà! » En effet, je vois bientôt Caroline à mes genoux, couvrant mes mains de baisers et de larmes. Elle étoit hors d'haleine. — « O ma libératrice!.... ange tutélaire!... furent les seuls mots qu'elle put prononcer. Je m'empressai de la relever et de la faire asseoir à mes côtés. Mes discours et mes caresses lui témoignèrent combien j'étois flattée de sa confiance, et ravie de la voir auprès de moi. Après s'être un peu remise

de son émotion, « Il m'a été impossible, me dit-elle, de me soustraire plutôt à la surveillance de mon tyran. Ce n'est qu'avec bien de la peine, et par une espèce de miracle, que je suis parvenue à m'arracher du précipice dans lequel il avoit su m'attirer. Que de reconnoissance ne vous dois-je pas, madame!.... Vous ne connoissez pas toute l'étendue de vos bienfaits envers moi, et vous ne la connoîtrez que quand je vous aurai fait le récit de ma déplorable histoire. Je sais que je vais perdre votre estime; mais j'ose espérer que les malheurs qui ont suivi ma faute, exciteront votre pitié. Vous saurez tout; je veux mériter vos bontés par ma franchise et par mon repentir. Vous cesserez de me nommer votre amie; je suis indigne de ce nom respectable; c'est à vos pieds et non à vos

côtés que doit être ma place; c'est aux plus vils emplois que vous devez me destiner.... Heureuse si je puis rester auprès de vous, et effacer, à force d'humiliations et de larmes, mes erreurs passées!... Cet homme qu'hier vous avez cru mon époux, ne l'est point...... C'est vous dire combien je suis coupable..... Mais peut-être une jeune fille abandonnée de ses parens, sans amis, séduite, égarée par un être qui cachoit l'ame la plus vile sous les apparences de la candeur et des vertus, vous paroîtra plus infortunée que criminelle. .... Hélas! l'objet de cette malheureuse passion, celui pour qui je renonçai à mon rang, à ma fortune, à ma famille, aux devoirs de mon sexe, m'a lui-même punie de ma foiblesse. »

Je lui prodiguai les plus tendres

consolations ; je l'assurai de tout l'intérêt qu'elle m'avoit inspiré, et lui dis que ses aveux ne lui feroient jamais autant de torts dans mon esprit que son repentir et son retour à la vertu me donnoient d'estime pour elle. Dès le soir même, Caroline me raconta son histoire. Je t'envoie ce récit, dans lequel j'ai conservé, autant que possible, ses propres expressions.

Tu penseras sans doute comme moi, que Caroline mérite plus de pitié que de mépris, et qu'elle est digne de mes soins. Ses malheurs et les miens me prouvent de plus en plus les dangers que court une fille qui perd trop tôt sa mère. Caroline, livrée à elle-même, fut long-temps indifférente au bien et au mal, n'ayant pour les distinguer que cet instinct qui naît avec nous, mais que les

pasions étouffent facilement. Une dévote lui rendit ensuite la vertu odieuse, en la faisant consister dans la pratique minutieuse de toutes les petitesses inventées par une religion mal éclairée. Enfin, revenue à la maison paternelle, le spectacle du plus honteux déréglement acheva de corrompre son esprit; elle se trouva sans forces pour résister au penchant de son cœur. Qui de nous, Emilie, avant de la condamner, osera se lever et dire : « A sa place j'eusse mieux fait. »

Lorsqu'elle eût fini son récit, je confirmai tout ce que je lui avois promis avant. Il fut résolu entre nous que j'écrirois à son père, et qu'elle attendroit, cachée chez moi, le résultat de cette démarche.

Hier matin, M. de Listenai est revenu avec Rosenthal, et je lui ai

fait part de ce qui s'étoit passé en son absence. Il a approuvé ma conduite, mais il a exigé, par égard pour le duc de C... dont il craint l'influence, que le séjour de Caroline chez moi restât caché, pour tout le monde, Rosenthal excepté. Celle-ci m'a supplié de ménager son amour propre, et de ne point révéler à notre ami la cause de sa retraite. C'est à regret que je me suis conformée à ce désir; car rien ne me coûte plus que d'avoir un secret dont je ne puis faire part à mes amis. L'asile de Caroline n'est connu que de mon mari, de Rosenthal, de moi et de deux de nos gens dont nous sommes sûrs. Comme elle est venue de nuit, aucune des Hann ne l'a aperçue et ne soupçonne son existence chez moi.

Adieu, chère Emilie; ma première lettre t'instruira de l'effet qu'aura

produit la fuite de Caroline. Mon mari prétend que dans quinze jours au plus tard, une nouvelle beauté aura effacé son souvenir de l'esprit du Duc.

Aime toujours ta fidèle

SOPHIE.

HISTOIRE
DE
CAROLINE D'ESTAMPES,

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

Je suis originaire du Languedoc, et issue d'une de ces familles que le fanatisme et l'intolérance forcèrent de quitter leur patrie pour aller chercher un asile chez des nations plus éclairées qui s'enrichirent alors des pertes de la France. Mon bisaïeul, entra au service de la maison de Brandebourg ; ses descendans ont tous suivi son exemple. Mon père, après être parvenu au grade de ma-

jor général, se retira à Hambourg. Il avoit épousé, pendant la guerre de sept ans, une Saxonne qui ne possédoit pour tous biens que des vertus et de la beauté; elle le rendit père de trois garçons actuellement au service du roi de Prusse, et d'une fille qui est l'infortunée que vous venez de rendre à la vie. Mes malheurs commencèrent dès l'instant où je vis le jour, ma naissance coûta la vie à ma mère.

Lorsque je fus sortie de nourrice, on me confia aux soins d'une jeune Berlinoise que mon père eût, peu de tems après la foiblesse d'épouser. Cette femme, qui est devenue l'auteur de tous mes maux, présente l'assemblage odieux de l'artifice et de l'égoïsme. Toutes ses pensées, toutes ses actions, n'ont qu'elle pour objet, on la voit tour à tour sensible,

dure, basse, complaisante, hautaine et dédaigneuse, selon que ces différens masques lui paroissent nécessaires pour parvenir à son but. C'est un serpent qui rampe d'abord autour de sa proie, l'éblouit par l'éclat de ses couleurs, et finit par l'enlacer et sucer jusqu'à la dernière goutte de son sang. Intrigante par choix et par caractère, elle s'insinue dans les familles uniquement pour le plaisir d'y semer le désordre. Souple, insinuante, pour acquérir vos bonnes graces, elle devient impérieuse et exigeante lorsqu'elle croit vous avoir subjugué. Son intérêt est toujours la base et la mésure de la durée de ses liaisons ; beaucoup de personnes la caressent parce qu'elles la craignent, et cette coupable foiblesse augmente sa confiance et son aveuglement, ainsi que

le mépris qu'elle a conçu pour tous ce qui est inutile à ses vues. Excusez ces détails, Mme, ils devoient précéder le récit des évènemens de ma vie. Malgré les torts de cette femme envers moi, j'ai respecté en elle l'épouse de mon père, tant qu'il m'a été possible de ne pas la mépriser; j'ai su me taire aussi long-temps qu'elle ne m'a pas forcée de la haïr.

Mon père est bon, mais foible; son âge et ses infirmités lui rendent le repos nécessaire; et vous jugez qu'une femme comme ma belle-mère a dû le subjuguer sans peine. Une blessure qu'il a reçue au siège de Dresde l'a presque entièrement privé de la vue, et la vieillesse l'a affligé du malheur de la surdité. Sa jeune épouse le flatte, semble prendre ses désirs pour la règle de sa conduite, et possède l'art de lui faire désirer

ce qu'elle désire elle même : elle lui prodigue les caresses et les noms les plus tendres, et lui donne des preuves apparentes du plus vif et du plus sincère attachement. Mais que sa conduite répond peu à ces démonstrations! sa maison est le rendez-vous d'une société composée de gens aussi dépravés qu'elle. Là, sous le voile du mystère, on se livre à tous les genres de dissolution : on tourne en ridicule les lois divines et humaines, tout ce qu'elles défendent leur paroît licite, par cela même qu'elles le défendent ; ils ne rougissent que de la vertu. C'est à une pareille école que je puisai les premiers principes qui devoient me conduire dans le monde, et cependant mon père ne croyoit pouvoir confier le soin de mon éducation à de meilleures mains qu'à celles de sa *vertueuse épouse.*

Je vécus ainsi, jusqu'à l'âge de quatorze ans, sans aucune espèce d'instruction que celle qui m'étoit donnée par mes maîtres de musique et de danse. Je prenois mes leçons en présence de mon père, et ces momens étoient ses seuls plaisirs, et ceux où il me fût permis de le voir.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans ma belle-mère m'avoit regardée comme une petite fille sans conséquence, quoique j'eusse déjà fait bien des réflexions sur tout ce que j'avois vu et entendu; mais à cette époque elle jugea à propos de m'éloigner et je fus exilée chez une tante qui demeuroit aux environs d'Halberstadt. C'étoit une vieille fille, entièrement adonnée aux pratiques les plus minutieuses de la religion; j'appris d'elle à craindre Dieu et non à l'aimer, elle m'enseigna que la vertu consis-

toit à assister au prêche, à chanter des Psaumes, à fuir les bals et les plaisirs, à m'habiller comme une servante, et à ne point écouter les hommes. Cette parente, avec les meilleures intentions du monde, me fit peut-être plus de mal que ne m'en avoient fait les principes et les mauvais exemples de ma belle-mère, car si l'une me rendoit le vice aimable, l'autre me rendoit la vertu odieuse par l'ennui et le dégoût dont elle en environnoit l'exercice.

Ma tante mourut au bout de dix-huit mois, et je revins chez mon père, me promettant bien de me dédommager de l'ennui que j'avois éprouvé. Mais combien mes espérances furent deçues! Je n'étois plus cette Caroline que son âge rendoit un témoin peu dangereux; j'avois seize ans et les amis de ma belle-mère

commençoient à me trouver jolie. Je fus releguée dans mon appartement où je ne voyois que mes maîtres.

Un jeune Italien, nommé *Manielli*, venoit de s'établir à Hambourg où il donnoit des leçons de musique. Malgré mon état de réclusion, je m'aperçus bientôt qu'il étoit fort avant dans les bonnes graces de ma belle-mère, et cependant il eût, à mon grand étonnement, la permission de pénétrer dans ma retraite. Vous avez vu ce Manielli; il est grand, beau, bien fait, spirituel: mais il sait cacher l'ame la plus noire sous ces dehors séduisans.

Ses égards, ses attentions pour moi, l'intérêt qu'il sembloit prendre à mon sort, m'attachèrent à lui; ses observations plaisantes et satiriques

sur ma belle-mère, et les éloges qu'il me prodiguoit, me consoloient des mauvais traitemens que j'éprouvois chaque jour. Bientôt je ne regrettai plus le grand monde et je lui préférai une solitude que Manielli savoit si bien embellir. Il m'enseignoit le dessin, nous faisions ensemble de la musique et des lectures; vous pensez bien que le choix de ces lectures n'étoit pas capable de réparer les ravages qu'une mauvaise éducation avoit faits dans mon esprit et dans mon cœur.

Entourée d'objets affligeans, sans cesse humiliée et tourmentée, abandonnée de mon trop foible père, condamnée à l'ennui d'une espèce de prison, Manielli, avec ses agrémens, dut me paroître une divinité bienfaisante. Il flatta d'abord ma vanité par ses éloges; l'intérêt qu'il me

témoignoit lui acquit ma confiance ; et bientôt il posséda mon cœur tout entier. L'amour embellit l'objet que l'on aime, et je ne vis personne qui fut, plus que lui, digne de ma tendresse.

Madame d'Estampes, avant son mariage avec mon père, en avoit eu une fille nommé *Claire*. Elle souffroit impatiemment que je partageasse avec cette jeune personne la tendresse de l'auteur de mes jours, que tous ses efforts n'avoient pu m'enlever. La préférence que m'accordoit *Manielli* n'échappa point à sa vigilance, et dès ce moment elle jura de se venger, en me faisant déshériter en faveur de sa fille chérie. Depuis peu seulement cet horrible complot m'est connu ; c'est ma belle-mère qui fit naître l'espérance dans le cœnr de *Manielli*, et qui l'en-

couragea à faire tous ses efforts pour me plaire. — M. d'Estampes, lui disoit-elle, ne consentira jamais à votre union avec Caroline ; mais enlevez-la, et ce pas fait, je saurai bien obtenir son assentiment à ce mariage qui sera l'unique moyen de réparer l'honneur de sa fille.

Pendant qu'elle berçoit de cet espoir le crédule *Manielli*, et dès qu'elle se fut assurée de ma passion pour ce jeune homme, elle décida, sous-main, mon père à me donner pour mari un de ses amis, vieux major, qui avoit laissé sur le champ de bataille à-peu-près la moitié de sa personne.

Les paroles étoient réciproquement données et tout étoit conclu avant que je me doutasse de ces arrangemens. Du moment où madame d'Estampes conçut ce projet, elle ne

parla plus de moi à mon père qu'avec les plus grands éloges, me combla de caresses, et persuada facilement à tout le monde qu'elle m'aimoit, pour le moins, autant que sa propre fille.

Dans ce même temps ma sœur fut indignement sacrifiée à l'avarice de sa mère. Un homme, qu'aucune fille de Hambourg n'eût osé choisir pour époux, obtint sa main pour prix des avantages énormes qu'il fit à madame d'Estampes. Claire, d'une douceur sans exemple, d'un naturel entièrement opposé à celui de sa mère, fut conduite à l'autel et remise à son époux, comme une esclave qu'on livre à son maître. Le jour même de ce mariage, mon prétendu me fut présenté, et mon père, me tirant à l'écart, me déclara ses intentions. Ma réponse se devine; avec un cœur

libre, le dégoût que m'inspiroit un pareil personnage m'eût empêchée d'obéir, jugez de la résistance que j'opposai, éprise comme je l'étois de *Manielli.*

L'obéissance de ma sœur, la découverte que madame d'Estampes fit par les soins de ma belle-mère de mes sentimens pour le jeune Italien, m'aliénèrent tout-à-fait le cœur de mon père, et, pour la première fois, j'éprouvai, de sa part, les traitemens les plus durs et les plus humilians. Dès ce moment chacun de mes jours fut marqué par de nouveaux chagrins et de nouvelles persécutions auxquelles j'aurois succombé, si *Manielli* n'eût soutenu mon courage. Plus j'avois à me plaindre des mauvais procédés et des injustices de mes parens, et plus sa tendresse et ses attentions sembloient augmenter.

Avec quel ravissement je prêtois l'oreille aux discours enchanteurs de ce perfide Italien, lorsqu'il me peignoit la félicité de deux époux unis par l'amour et uniquement occupés de leur tendresse réciproque ! « La richesse, me disoit-il, ne peut rien ajouter à leur bonheur, et la pauvreté ne sauroit l'altérer. La médiocrité même leur prépare les plus douces jouissances. Avec quel transport on va déposer aux pieds de son amie le tribut que, par ses talens, on a prélevé sur le superflu des riches ! Qu'il est doux alors de lire dans ses yeux la surprise, la reconnoissance et la joie ! » Quelquefois, sous le prétexte de plaindre mon sort, il excitoit ma haine contre l'auteur de mes maux, et le mépris dont il la couvroit rejaillissoit toujours sur son époux. C'est ainsi qu'il

parvint insensiblement à m'enlever le respect et la tendresse que j'avois jusqu'alors portés à mon père. Les maximes à la mode qu'il me répétoit chaque jour, que j'avois entendu sortir de la bouche de ma belle-mère, et que je retrouvois dans mes livres (1), achevèrent de me perdre.

Mon père, lassé de ma résistance, et toujours secrètement excité par madame d'Estampes, me déclara qu'il ne me donnoit plus qu'un jour

(1) O vous! qui prostituez votre plume en embellissant le vice dans vos écrits, ne frémissez-vous pas en songeant aux funestes effets de semblables productions. Cette femme adultère qui, sans pudeur, affiche sa honte et son déshonneur, eût peut-être été le modèle des épouses et des mères, sans vos séduisantes et corruptrices brochures. Sans vous, cette jeune fille, la joie et l'orgueil de ses parens,

pour me décider. « Demain, ajouta-t-il d'une voix menaçante, je vous conduirai à l'église, et nous verrons si vous oserez, à la face des autels et sous les yeux des assistans, persévérer dans votre criminelle désobéissance. Je me jetai à ses pieds et arrosai ses mains de me larmes. Ce bon vieillard commençoit à s'attendrir, lorsque ma belle-mère, qui l'observoit, me fit sortir et effaça bientôt l'impression qu'avoit produit ma douleur sur l'ame de mon père. Le soir même il me fut ordonné de

n'en seroit pas devenue l'opprobre et le désespoir; ce jeune homme qui promettoit un citoyen utile à l'état, n'eût point, à force de débauches, dont vous lui donnâtes les leçons, gangrené son cœur et détruit sa santé. Quand sévira-t-on contre ces écrivains, comme l'on sévit contre les empoisonneurs ?

me tenir prête à me rendre le lendemain matin à l'église.

Je prévins *Manielli* de la pressante extrémité dans laquelle je me trouvois. Il se rendit sur-le-champ auprès de moi. Nous ne délibérâmes pas beaucoup sur la conduite que nous devions tenir. Il attendoit cet instant avec impatience; et moi, séduite par ses promesses, aveuglée par ma passion, je consentis à fuir la maison paternelle et à partir avec lui pour Leipsick.

Arrivés en cette ville, nous écrivîmes à M. d'Estampes une lettre soumise et respectueuse, par laquelle nous implorions notre pardon et son consentement à notre mariage.

Manielli m'avoit conduite chez un de ses amis, qu'il mit dans sa confidence. Cet ami avoit une sœur, qui,

plus âgée que moi, possédoit toutes les vertus qui me manquoient, et dont la raison avoit été formée par l'expérience : elle étoit vertueuse, mais indulgente pour les foiblesses d'autrui. Elle plaignit mon égarement, en me le faisant connoître ; et probablement seroit-elle parvenue à m'ouvrir les yeux sur le précipice dans lequel j'étois entraînée, si mon fol amour, d'un côté, et la crainte de mes parens, de l'autre, ne m'eussent retenue ; mais elle me rendit un service, dont je ne perdrai jamais le souvenir. J'appris d'elle les principes de la vraie morale ; elle me fit haïr les maximes pernicieuses qui avoient corrompu ma jeunesse, et me fit aimer la vertu et la religion par son exemple et par sa douce éloquence. Son frère étoit bien loin de lui ressembler ; aussi ne me don-

noit-elle des leçons qu'en secret. Malheureusement je ne pouvois plus rien refuser à *Manielli*, et la persuasion où j'étois sans cesse que j'allois être unie à lui, triomphoit de mes résolutions. Mon excellente amie fut plusieurs fois disposée à m'entraîner aux genoux de mon père, j'étois moi-même résignée à cette démarche; mais ; un mot, un regard de mon amant, détruisoient ce qu'avoient produit en moi les conseils de l'amitié.

Nous attendions avec impatience une réponse à notre lettre. Elle n'arriva que trop tôt, cette réponse, quoique l'on eût mis beaucoup de temps à nous la faire. Jamais je n'oublierai cette journée qui, pour la première fois, m'éclaira sur ma position. J'étois sur un balcon, assise auprès de Manielli, et j'écoutois avec

transport les assurances, cent fois réitérées, qu'il me donnoit de son amour. Mon imagination me transportoit dans un avenir enchanté. En ce moment on apporte une lettre; Manielli s'en saisit avidemment, rompt le cachet.... Mais à peine a-t-il parcouru ce fatal écrit, que je le vois changer de couleur; la colère renverse ses traits; il déchire la lettre dont il foule aux pieds les morceaux, en me regardant avec fureur. Il se lève brusquement, et, portant à son front ses poings fermés, marche à grands pas dans la chambre, en s'écriant d'une voix terrible: « Je suis joué!.... joué comme un enfant!... Je m'approchai de lui en tremblant, mais il me jeta des regards pleins de rage, ne répondit à mes timides caresses que par un féroce emportement, et sortit sans me répondre.

Les idées les plus sinistres vinrent alors m'assaillir, et tel étoit mon aveuglement, que dans le doute affreux où je me trouvois, ma plus grande crainte étoit de perdre l'amour de Manielli. J'aperçus les morceaux de la lettre qu'il venoit de déchirer; je m'empressai de les ramasser, et je parvins, avec beaucoup de peine, à les rassembler, et à lire le contenu de ce funeste écrit.

Madame d'Estampes nous répondoit au nom de son époux. Sa lettre étoit sèche et courte. Elle m'annonçoit que l'indignation de mon père égaloit le déshonneur que je venois d'imprimer à ma famille, que j'étois déshéritée, et que des ordres avoient été donnés pour nous arrêter tous les deux, si nous osions reparoître sur le territoire de la Prusse.

A cette accablante lettre étoit joint

un billet, sans signature, et dont les caractères m'étoient absolument inconnus; je n'en compris pas alors le sens; il étoit conçu en ces termes:

« Les proverbes, Monsieur, sont « la sagesse des nations: il en est un « qui court les rues et que vous n'au- « riez pas dû oublier, car il renferme « un grand sens: je veux bien vous « le rappeler pour vôtre instruc- « tion: *Fin contre fin fait mauvaise « doublure*. Avouez que vous vous « êtes cru bien adroit, et que vous « espériez mettre à profit cette cir- « constance, tandis que vous ne fai- « siez que seconder la haine et l'inté- « rêt d'autrui. Je vous rends cette « justice d'avouer que vous servez à « merveille vos amis, car les armes « qui vous ont été remises pour être « employées contre Caroline, ont « été aussi, dans vos mains, les ins-

« trumens de la vengeance qu'une
« certaine personne avoit juré de ti-
« rer de vous. Pauvre homme! com-
« ment avez-vous pu oublier qu'il est
« des torts qu'une femme ne par-
« donne jamais ? Au reste, amant
« fortuné, recevez mes sincères com-
« plimens. Deux amans bien épris,
« trouvent des trésors dans leur
« amour, et je ne doute pas que les
« charmes de votre maîtresse ne vous
« dédommagent amplement de la dot
« qui lui manque. »

Manielli ne rentra que fort tard. Sa fureur paroissoit calmée, mais son air étoit sombre, rêveur, et son regard farouche. Je n'osois ni le questionner, ni lever les yeux. Il refusa de se mettre à table ; et après avoir fait plusieurs tours dans l'appartement, il s'arrêta devant moi et me fixa quelque temps en silence :

« Votre père, me dit-il enfin, vous a déshéritée, et l'espoir de retourner en Prusse nous est interdit. — Ah! cher Manielli! m'écriai-je, j'avois prévu ce coup, mais tu me restes, et je ne puis être tout-à-fait malheureuse. — Oui, me répondit-il avec impatience, mais qui vous rendra votre fortune? — Cette perte m'affecteroit peu, lui répliquai-je, si elle ne t'affligeoit pas. Le sacrifice que j'ai fait en te suivant, a été bien plus grand que celui de ma fortune; c'est à l'amour à nous dédommager de la perte de tous ces biens. — Fort bien, Mademoiselle, me répondit Manielli, en marchant dans la chambre avec beaucoup d'agitation, fort bien! l'amour! . . . . . l'amour! . . . propos de roman! . . . . . apprenez que tout l'amour du monde n'empêche pas de mourir de faim quand on n'a pas

d'autres ressources ». Je m'approchai de lui, et cherchai à le consoler par mes caresses, et en lui rappelant ses propres maximes. — « Tout cela est fort beau en spéculation, me répondit-il, mais c'est autre chose dans la pratique. Vous êtes déshéritée, je n'ai rien, et de quoi vivrons-nous? Il faut.... il faut.. » J'attendois, en tremblant, qu'il achevât, mais il s'arrêta et me fixa long-temps en silence. Tout-à-coup il parut comme frappé d'une idée nouvelle, et rêva profondément. Après quelques minutes de réflexion, ses traits se radoucirent, puis me prenant la main, — Caroline, dit-il, notre position est critique, mais il faut s'armer de courage. Votre beauté, vos talens, joints à un peu de philosophie, peuvent nous faire trouver des ressources. Livrez-vous à mes con-

seils avec confiance; vous savez que je vous aime, et d'ailleurs nos intérêts ne sont-ils pas communs? Aussi long-temps que vivra cette femme que la foiblesse de votre père vous a donnée pour marâtre, vous ne devez pas espérer de rentrer ni dans votre patrie, ni dans votre héritage; l'un et l'autre sont perdus pour vous, sans retour, si, comme il est probable, M. d'Estampes meurt avant son épouse. Nos talens pour la musique nous offrent un moyen avantageux pour nous faire connoître et nous garantir des horreurs du besoin. Il faut, dans notre malheur, renoncer à de vains préjugés, qui s'opposeroient à l'amélioration de notre sort. Nous voyagerons de ville en ville, et nous donnerons des concerts, jusqu'à ce que des circonstances fa-

vorables nous permettent un établissement plus solide, »

L'idée du degré d'avilissement auquel j'allois descendre me fit verser des larmes que l'amour essuya bientôt. Son bandeau étoit encore sur mes yeux, mais l'expérience ne tarda pas à venir me l'ôter.

Je me soumis donc à l'impérieuse nécessité. Nous achetâmes de la musique Italienne et française, et disposâmes tout pour notre départ. Je ne voulus cependant pas quitter Leipsick sans faire une nouvelle tentative auprès de mon père; j'écrivis tout ce que je crus le plus capable de le toucher, mais je n'en reçus aucune réponse, persuadée que Mme. d'Estampes avoit intercepté ma lettre, je ne me décourageai pas encore. Un jeune homme de Ham-

bourg que le hasard me fit rencontrer, voulut bien se charger d'une nouvelle lettre qu'il me promît de ne donner qu'à M. d'Estampes lui même. Après dix jours de la plus cruelle attente, je reçus un paquet cacheté aux armes de mon père et dont l'adresse étoit de sa main : je l'ouvris avec empressement, espérant encore que mon repentir auroit obtenu le pardon de ma faute ; mais quelle fut ma douleur en retrouvant ma propre lettre fermée telle que je l'avois envoyée, à celle-ci en étoit jointe une que mon frère aîné écrivoit à mon père, et dans laquelle il fulminoit contre *l'infâme qui avoit déshonoré sa famille et contre le vil scélérat qui l'avoit séduite ;* il promettoit, par les plus horribles sermens, de chercher partout ce couple odieux, et de laver

dans son sang la tache imprimée au nom de d'Estampes.

Je vis alors que je n'avois plus rien à espérer de mon père tant qu'il se laisseroit conduire par les conseils de ma cruelle belle-mère. Manielli me pressa de lui donner ma main, mais je lui déclarai que je ne me marierois jamais du vivant de mon père, sans son consentement : et par une inconséquence que mon aveugle passion peut seule rendre croyable, je suivis le même homme auquel je refusois de m'unir.

Nous n'hésitâmes plus à quitter Leipsick où le voisinage de Hambourg nous faisoit redouter l'effet des menaces de mon frère. Nous commençâmes aussitôt à donner, avec succès, des petits concerts dans quelques villes. Vous concevez à quel point un pareil métier dût être

pénible pour moi, mais l'amour soutenoit mon courage ; l'idée de plaire et d'être utile à *Manielli* me faisoit surmonter la répugnance et la confusion dont je ne pouvois me défendre chaque fois qu'il me falloit paroître en public, sous le costume de chanteuse.

Cependant je ne retrouvois plus dans Manielli les mêmes égards, les mêmes empressemens; la dissimulation est un rôle toujours difficile à soutenir, les motifs qui le lui avoient fait prendre n'existoient plus, et il quitta insensiblement le masque sous le quel il avoit su cacher ses vices. Je songeai d'abord aux sages conseils de mon amie de Leipsick, mais un reste de prévention me fit croire que l'infortune et les embarras de notre position pouvoient avoir altéré son humeur. Je ne m'en plai-

gnis pas, mais je le trouvai bien injuste et pleurai amèrement en secret. Enfin nous arrivâmes à Coblentz, et c'est ici que ce monstre, laissant tomber entièrement le masque, m'a laissé voir, à découvert toute la corruption de son ame.

Ma voix et ma figure, firent malheureusement sensation parmi les émigrés, et nous fûmes appelés à l'hôtel de l'Empire chez le Duc de C... Manielli rayonnoit de joie, en me faisant part de cette invitation; et malgré mes refus, il épuisa notre bourse pour ma parure. Un secret pressentiment me tourmentoit, et je ne le suivis qu'avec répugnance.

Nous nous fîmes entendre dans un concert très-brillant, pendant lequel le duc ne cessa de me regarder. J'eus le malheur de lui plaire, malgré ma confusion et ma gau-

cherie, et Manielli reçut l'ordre de me ramener le lendemain matin. Nous nous présentâmes à l'heure indiquée ; et sur le champ nous fûmes introduits dans le cabinet de Mr. de C... Il ne permit pas que je chantasse, mais il causa une demi-heure entière avec moi, du ton le plus affable. — « Monsieur, dit-il en changeant tout à coup de ton, et regardant fixément Manielli, parlez-moi avec franchise, Madame est elle votre épouse ? » — A cette question inattendue je rougis à en perdre contenance, et Manielli redoubla ma confusion en déclarant la vérité. J'étois outrée de cette indiscrétion et je pleurai de honte et de dépit. Le duc s'approcha de moi et s'efforça de me consoler ; mais je m'aperçus d'un changement sensible dans ses manières. Il poussa

même les choses si loin, qu'effrayée autant qu'indignée de la liberté de son ton et de ses gestes, je me levai précipitamment et m'écriai : « Manielli, sortons ! « Le duc sourit et fit ses efforts pour me rassurer. Cependant il ne m'arrêta plus, lorsqu'il me vit décidée à sortir ; il m'adressa quelques excuses et nous fit reconduire dans sa voiture.

Le lendemain matin Manielli sortit seul, sans me dire où il alloit, et rentra dans la journée en gardant le même silence, le soir nous fumes appelés de nouveau à l'hôtel de l'Empire je voulus bien y aller sur l'assurance que me donna Manielli que je n'avois plus à craindre de scène comme celle de la veille. Le Duc, lorsque nous arrivâmes n'avoit pour toute compagnie qu'un autre Seigneur que je ne connoissois pas. Il

s'avança au devant de moi d'un air riant. — « Je vous ai donc fait bien peur hier, petite, me dit-il, avec ironie. « Je tremblois, je rougissois, et je baissois les yeux sans répondre. — « Elle est délicieuse, continua-t-il; Manielli m'a promis que vous viendriez tous les soirs embellir mes concerts et j'espère que vous ne le démentirez pas. Allons, un peu plus de hardiesse, avec cette figure-là il ne faut pas être timide, surtout avec moi qui vous veux du bien. Manielli vous dira ce que je me propose de faire pour vous. »

En ce moment entrèrent plusieurs musiciens; insensiblement la salle se remplit et le concert commença. Pour la première fois je me vis entourée, avec plaisir, d'un nombreux auditoire; le ton et les manières du Duc me gênoient et m'hu-

milioient dans le tête-à-tête. Mon chant fut extrêmement applaudi, et le maître de la maison parut, ce jour-là, plus enchanté que jamais de ma figure et de mes foibles talens. Il les loua tout haut, avec une affectation qui me parut plus mortifiante que flatteuse; et de retour à la maison, je priai Manielli de ne plus me conduire chez le Duc.

Manielli ne répondit à ma prière que par un sourire équivoque, et ordonna sur-le-champ de faire venir couturières, marchandes de modes, bijoutiers, etc. Je m'opposai à cette extravagance, en lui représentant combien elle s'accordoit peu avec notre condition et l'état de nos affaires. — Soyez sans inquiétude, me répondit-il, tout ceci ne nous coûtera rien, et je n'agis que d'après les ordres de M. de C.... — Manielli,

répliquai-je, comment pouvez-vous être si aveugle? Ne devinez-vous donc pas encore les intentions de ce seigneur?.... Votre amour, votre délicatesse n'ont-ils donc pas été offensés de ses manières et du ton indécent qu'il prend avec moi? Non, je ne veux pas de présens.... je ne me revêtirai jamais des livrés du vice. Vous êtes un enfant, reprit Manielli, le rang du Duc et votre état actuel justifient de pareilles libertés, qui, dans le fond, ne signifient rien, ou du moins n'ont rien que de très-flatteur et de très-avantageux pour vous. Au reste, nous causerons de cela plus au long; mais je vous le répète, chér Caroline, ayez toute confiance en moi, et défaites-vous surtout de certains préjugés, aussi déplacés dans notre situation présente, qu'ils pourroient devenir nuisibles à votre bon-

heur. Bannissez tout scrupule, et choisissez parmi ces échantillons et ces bijoux. J'obéis. Manielli, disois-je en moi-même, connoît mieux que moi le monde et les bienséances ; il le veut, il m'aime, je dois céder.

Le lendemain nous retournâmes à l'hôtel de l'Empire. Je m'y trouvois dans un cercle beaucoup plus nombreux et plus brillant que la veille. Un murmure général s'éleva à mon arrivée ; mais certains coups d'œil, certains sourires que je remarquai empêchèrent que ma vanité ne s'applaudît de ce triomphe. Tous les yeux étoient fixés sur moi ; les regards des hommes m'embarrassoient, mais ceux des femmes me gênoient et m'humilioient à-la-fois.

Après le concert, sous prétexte de m'offrir des rafraîchissemens, je

fus conduite dans une pièce voisine, et bientôt je vis le Duc venir à moi d'un air satisfait et triomphant. Il se plaça familièrement à mes côtés, m'accabla d'éloges, et insensiblement ses discours ne me laissèrent plus de doutes sur ses intentions. J'étois à ses yeux une de ces viles créatures qui trafiquent de leurs charmes. — Ah! Manielli, m'écriai-je dans mon désespoir, comment avez-vous pu m'exposer à un pareil affront! — L'idée de l'état d'avilissement où j'étois tombée me serra tellement le cœur, que j'eusse infailliblement perdu connoissance, si un torrent de larmes ne m'eût soulagée. Cependant le Duc devenoit plus hardi; alors je jetai les yeux autour de moi, et je m'aperçus que j'étois seule avec lui. Pleine d'effroi, je m'élançai vers la porte,

que j'ouvris; je gagnai rapidement l'escalier, et en un instant je me trouvai dans la rue.

L'obscurité ne me laissoit distinguer aucun objet, néanmoins je me mis à courir de toutes mes forces, et traversai ainsi plusieurs rues sans savoir où j'allois; enfin, demi-morte de frayeur et de fatigue, mes genoux se dérobèrent sous moi, et je me laissai tomber à terre. Je jetai les yeux autour de moi, et m'aperçus que j'étois au bord du Rhin. Je me livrai alors aux plus cruelles réflexions. Dieu! m'écriai-je amèrement, suis-je assez avilie! Manielli! m'aurois-tu trompée, et serois-tu indigne des sacrifices que j'ai faits pour toi? Serois-tu assez lâche pour consentir à mon déshonneur et pour vendre à prix d'or celle qui s'est donnée à toi. Malheureuse et trop crédule

Caroline, m'écriai-je en me relevant, il n'est que trop vrai ! Trahie, abandonnée, placée entre le crime et la misère, qui te sauvera de ces deux extrémités ?.... Hélas ! personne.... et rien ne peut t'y soustraire que la mort!... Tout-à-coup mes larmes s'arrêtèrent, et ma tête devint brûlante, ma vue se troubla, et je crus voir à mes côtés un spectre menaçant. Je poussai un cri, je m'élançai vers le fleuve et tombai sans connoissance sur le rivage.

En sortant de mon évanouissement, je sentis le mouvement d'une voiture. J'ouvris les yeux, et quelle fut ma surprise d'entendre la voix de Manielli et de me trouver dans ses bras ! — Monstre ! m'écriai-je dans le premier mouvement d'indignation, que me veux-tu encore ?.... où me conduis-tu ?.... Manielli ne

me répondit d'abord que par des caresses, puis il me fit les plus tendres reproches sur ma fuite et sur l'inquiétude que je lui avois causée. O pouvoir de l'amour ! ses plaintes, le son de sa voix m'avoient déjà émue : ses caresses et ses larmes perfides achevèrent de lui rendre tout son empire sur mon foible cœur. Ma raison l'accusoit encore, mais mon esprit se plaisoit à le justifier. Il me raconta que ne m'ayant plus retrouvée dans la salle où j'avois été conduite après le concert, et averti de ma fuite, il m'avoit cherchée partout ; qu'il m'avoit enfin trouvée, sans connoissance, sur le bord du Rhin, et qu'après avoir fait avancer une voiture, il m'avoit relevée et m'y avoit placée.

En arrivant à la maison, je me trouvai avoir une fièvre brûlante.

Manielli ne voulut laisser à personne le soin de veiller auprès de moi. Il me prodigua lès secours les plus empressés avec une attention qui me toucha au point que je n'osai plus lui adresser le moindre reproche. La fièvre m'abandonna le lendemain, mais j'étois hors d'état de sortir. Vers le matin je dormis quelques heures, et à mon réveil j'aperçus à mon chevet Manielli qui paroissoit transporté de joie en me voyant aussi promptement rétablie. Au moment où j'ouvris les yeux, il cacha une lettre; mais ce mouvement ne put m'échapper. Je lui témoignai le désir de connoître cet écrit. — Votre état, me dit-il, m'avoit fait prendre la résolution de vous dérober la connoissance de cette lettre; mais vouloir à présent vous en faire un mystère, ce seroit don-

ner carrière à votre imagination, qui feroit peut-être le mal plus grand qu'il ne l'est en effet. Voici cette lettre, elle est d'un de mes amis de Hambourg. Je la pris d'une main tremblante, et redoutant de nouveaux malheurs, j'hésitai un instant à l'ouvrir; enfin je me décidai à la lire.

On avertissoit Manielli que le roi ne s'étoit pas borné à donner des ordres pour qu'on nous arrêtât en quelque endroit de ses états où nous pussions nous trouver, mais qu'il avoit encore accordé à ma famille une invitation circulaire à tous les souverains, ses alliés, de nous faire saisir et conduire en Prusse. » J'ai vu M. d'Estampes, ajoutoit cet ami, il a employé tous les moyens possibles pour m'arracher le secret de votre retraite. Ecrivez à Manielli,

m'a dit ce vieillard, que s'il veut livrer Caroline à la juste vengeance de sa famille, il obtiendra son pardon et mille ducats de récompense.

« Mon intention me dit le traître Manielli, après que j'eus fait cette lecture, étoit de vous cacher une nouvelle aussi affligeante jusqu'à votre entier rétablissement, mais votre réveil inattendu a trahi mes précautions. Vous voyez, Caroline, qu'il n'est plus d'espoir pour nous de revenir à Hambourg, et même sans la protection du Duc, Coblentz ne seroit pas encore un asile assuré contre la haine et la vengeance de votre père et de vos frères. Vous voyez aussi que votre sort est tout entier entre mes mains, et que je puis vous livrer à vos persécuteurs; mais loin de moi une pareille idée!..... Cependant, en songeant que je vous reste seul au

monde, accordez-moi plus de confiance. — Alors me prenant les mains, et d'un ton affectueux, il me tint les discours les plus révoltans, et dans lesquels il s'efforça d'embellir, de justifier même le vice à mes yeux. Il traita l'innocence, la pudeur, la vertu, de misérables préjugés inventés pour garotter une multitude ignorante, et dont les gens d'esprit ne sont plus dupes depuis long-temps. — « L'intérêt, ajouta-t-il, l'intérêt seul doit être le mobile de nos actions; les folies et les passions d'autrui, lorsqu'elles sont maniées adroitement, sont les moyens qui conduisent à la fortune. Ce monde n'est qu'un vaste champ de bataille, dont s'empare le plus fort ou le plus adroit. La nature, Caroline, en vous comblant de ses dons, a remis à votre disposition les moyens de parvenir au sort le plus

brillant. Les préjugés s'y opposent; c'est à vous de faire des efforts pour les surmonter.

Il en étoit là de cet étrange discours, losqu'il fut interrompu par l'arrivée d'un homme que je me rappelai avoir vu chez le Duc. Manielli se leva aussitôt, prit cet étranger par la main, et le conduisit dans une chambre voisine de la mienne. La confiance venoit de faire place à de funestes soupçons; je sortis doucement de mon lit et m'approchai de la porte. J'écoutai, et quoiqu'ils parlassent fort bas, je ne perdois pas un mot de leur entretien. Que devins-je en apprenant tous les détails de l'affreux complot dont je devois être la victime, quand j'entendis le perfide Manielli conclure, en mon nom, l'infâme marché qui me livroit au Duc! Il faut avoir aimé pour sen-

tir ce que j'éprouvai alors. Je tremblois d'horreur et d'effroi ; une sueur froide parcourut tout mon corps, et, prête à m'évanouir, je fus obligée de m'asseoir. Quand je me vis un peu remise de mon trouble, je regagnai mon lit d'un pas mal assuré ; et résolue de ne pas demeurer plus longtemps dans une maison qui m'étoit devenue odieuse, je rassemblai ce que je pus de mes effets, j'en fis un petit paquet et gagnai l'escalier.

Manielli, dans le même instant, sortoit pour reconduire l'émissaire du Duc, et je le rencontrai près de de la porte. — Eh ! bon Dieu, ma chère Caroline, dit-il en me voyant, où prétendez-vous aller ? — Partout où vous ne serez pas, lui répondis-je avec indignation. Manielli, étonné de ma réponse et de mon dessein, m'engagea à remonter avec lui, et

voyant que je m'y refusois, il employa la violence et me contraignit à le suivre.

En rentrant je me jetai, suffoquée par mes sanglots, dans un fauteuil. Il se douta bien alors que j'avois tout découvert, et voulut se disculper. Mais me livrant aux transports de mon ame indignée, je lui dis tout ce que m'inspirèrent ma douleur et le mépris que j'avois conçu pour lui. Poussé à bout par mes invectives, Manieilli changea subitement de ton et de manières; le reproche et la menace succédèrent à la prière : il vint ensuite s'asseoir auprès de moi et après avoir rappelé les principes qu'il m'avoit déjà expliqués, il me détailla tout son plan avec un sang-froid et une effronterie qui me pétrifièrent.

Il me vanta beaucoup le bonheur que j'avois de plaire au Duc; me

cita l'exemple de plusieurs femmes d'un rang élévé, qui, moins scrupuleuses que moi, avoient été extrêmement flattées d'un pareil honneur, et avoient su le mettre à profit; enfin, il se servit de toutes les maximes que la cupidité et l'ambition emploient pour justifier leurs crimes. Mais je demeurai inébranlable, et lui déclarai que de pareils principes et ceux qui les professoient ne pouvoient que m'inspirer le plus profond mépris; qu'il m'ouvroit enfin les yeux sur la bassesse de ses sentimens, et que mon cœur ne conservoit plus rien de sa funeste passion, que la honte et les remords. J'ajoutai enfin que lui, n'ayant aucun droit sur moi, j'étois étonnée qu'il m'eût forcée à rentrer pour me faire entendre de pareilles horreurs,

et que je prétendois sortir à l'instant même.

Je me levai, en effet; il m'arrêta de nouveau, et tenant avec force mes mains dans les siennes, il me dit en souriant: et où prétendez-vous donc aller? — Où? répondis-je avec un mouvement de désespoir, Où? .... dans le Rhin, pour y ensevelir ma honte et terminer mes infortunes. — Bon! répliqua-t-il; croyez-moi, belle Caroline, il n'est pas temps encore de finir le roman. Un suicide effraye donc moins votre conscience qu'une action insignifiante au fond, autorisée par des exemples journaliers, et dont les douceurs de l'opulence deviendront le prix. » Je voulus répliquer; mais les sanglots m'étouffèrent la voix. — Je n'aurois pas cru, continua-t-il, rencon-

trer de pareils préjugés chez la *vertueuse Caroline d'Estampes !* — Monstre ! m'écriai-je hors de moi, as-tu le droit de me reprocher ma foiblesse ? Tu sais par quels moyens tu m'attiras dans cet abîme d'où je saurai sortir malgré toi........ Te voilà démasqué, et tu ne me tromperas plus. Oui, je le sais, je suis indigne de prononcer le nom sacré de la vertu ;..... mais ce n'est pas à toi qu'il appartient de me condamner.

Je ne sais si ce monstre fut touché de ma situation, ou s'il voulut me tendre un nouveau piège ; mais il commença à me montrer plus d'égards et à me parler avec modération. Je ne voulus point l'écouter. « — Laissez-moi fuir, lui dis-je, je trouverai sans doute quelqu'un à qui mon sort inspirera assez d'intérêt

pour m'offrir un asile. — Que Caroline se souvienne, me dit-il alors d'une voix menaçante, qu'elle est en mon pouvoir et que je puis la livrer à ses frères! — Va, je les crains bien moins que toi ; leur haine ne me sera jamais aussi funeste que ton amour. — Rien au monde ne peut vous soustraire à mon pouvoir. — Et quels sont tes droits? — Ceux d'un époux. — Toi? — Oui, vous êtes ma femme dans l'opinion de tous les habitans de cette ville, je vous réclamerai comme telle, et le crédit de celui dont vous rejetez les bienfaits, saura bien vous remettre en mon pouvoir. — Innocence, vertu, m'écriai-je douloureusement, en élevant mes mains vers le ciel, n'êtes-vous donc que de vains fantômes, et le crime doit-il donc toujours triompher de vous!.... — Voilà précisément le secret de la vie, in-

terrompit Manielli, en éclatant de rire ; je vous l'ai déjà dit, Caroline, calmez ces transports et ne redoutez aucune violence, le Duc ne veut être redevable de vos faveurs qu'à vous-même. La raison vous ouvrira sans doute les yeux sur vos véritables intérêts ; mais en faisant le serment de ne point employer la force contre vous, j'exige de votre part la promesse que vous ne chercherez plus à me fuir. Songez que si vous vous refusiez à cet arrangement, je serois obligé de prendre des précautions pénibles pour tous deux. Je n'exige qu'une seule chose, c'est que vous me suiviez aux concerts du Duc toutes les fois que nous y serons appelés, et que vous ayiez pour ce Seigneur les égards dûs à son rang et à ses généreux procédés envers nous.

Dans une pareille alternative, la

dissimulation me devenoit d'une nécessité absolue, et je sentis que la ruse seule pouvoit me sauver; je promis ce qu'il voulut, en attachant cependant une condition à ma complaisance. « Rien au monde, dis-je à Manielli, ne me feroit plus de peine que de laisser soupçonner au public des liaisons trop intimes avec le Duc. On le croira, si nous interrompons nos concerts dans les maisons particulières, en nous bornant à ceux de l'hôtel de l'Empire... » — Qu'à cela ne tienne, interrompit Manielli, dès que vos forces le permettront, nous reprendrons nos concerts en ville ». Mon espoir en exigeant cette condition, étoit de rencontrer quelque personne sensible, généreuse, qui, instruite de mon sort, m'accordât un asile et sa protection; l'évènement m'a prouvé que j'étois bien inspirée.

Nous continuâmes donc, d'après cet arrangement, à nous faire entendre dans différentes maisons de Coblentz, et pendant les huit jours qui s'écoulèrent après cette scène, nous allâmes deux fois à l'hôtel de l'Empire. J'affectai dans ces visites de la gaîté, je témoignai même que Monsieur de C... commençoit à me plaire. Le Duc vint aussi nous voir *incognito*. Je jouai si bien mon rôle, qu'il ne douta plus d'un prochain triomphe ; il m'accabla de présens, et me pria tendrement de fixer l'époque de son bonheur. Je sus par une réponse adroite, entretenir son espoir, sans prendre d'engagement positif.

Enfin, j'atteignis le but que je me proposois. Je vous vis, et l'intérêt touchant que vous me témoignâtes, me fit entrevoir l'instant où je quit-

terois un rôle aussi pénible qu'humiliant. En sortant de cette maison, au lieu de nous rendre à l'hôtel de l'empire, comme Manielli l'avoit annoncé, nous nous rendîmes directement à notre demeure. Je remarquai dans notre appartement un air de propreté, de recherche même, qui n'étoit pas ordinaire. Manielli sourit de ma surprise, me dit toutes les douceurs imaginables, et m'engagea à me parer de mon mieux. Je devinai ses projets, mais l'espérance me donnoit du courage, je dissimulai et j'obéis. En effet, vers les dix heures du soir, le Duc parut, accompagné de deux autres seigneurs.

Le souper fut délicat : on n'épargna pas le vin, et la joie que je ressentois de vous avoir vue, me donna une gaîté qui trompa tout le monde. Si près d'échapper aux embuches

que l'on me tendoit, j'éprouvai un malin plaisir à augmenter les désirs du Duc. Je conviens, madame, que j'eus tort; mais je vous ai promis une entière franchise, et je crois que toute autre à ma place ne se fût pas refusé cette légère compensation de tant de tourmens et d'inquiétudes. Malgré le grand plaisir que chacun paroissoit prendre à table, à mon grand étonnement, le souper fut court, et lorsque le Duc nous eut quittés, Manielli m'engagea à me coucher, et se retira dans son appartement.

J'étois devenue défiante, et je soupçonnai quelque complot. Je me couchai, mais sans me déshabiller, et je laissai brûler ma lumière. Une demi-heure s'étoit à peine écoulée, que j'entendis du bruit dans mon alcove, et bientôt après je vis pa-

roître le Duc. Je jette un cri, je m'élance du lit et veux me précipiter hors de la chambre ; mais, troublée par la frayeur, le pied me manque, je tombe et ma tête va donner contre le pied d'une table auprès de laquelle je reste sans connoissance. Je ne sais combien de temps je demeurai dans cet état ; après avoir repris mes sens, je vis le Duc, Manielli, un chirurgien et une vieille femme empressés autour de moi. M. de C...., pâle et tremblant, paroissoit hors de lui, et donnoit tous les signes de la plus vive douleur. J'avois répandu beaucoup de sang par le nez, mais on ne trouva aucune contusion alarmante.

Lorsque le Duc me vit entièrement remise, il ordonna qu'on le laissât seul avec moi. Cet ordre renouvela ma frayeur, il s'en aper-

çut, et ma conjura de me calmer, en m'assurant que je devois être sans inquiétude. » Belle Caroline, me dit-il quand nous fûmes seuls, et d'un ton vraiment touché, mon unique désir est de vous voir heureuse; comment pouvez-vous craindre que je veuille vous affliger? c'est à l'amour seul que je veux vous devoir, et j'espère mériter cette faveur par ma tendresse et par mes soins. — S'il est vrai, lui répondis-je que vous m'aimiez, si c'est mon bonheur plus que votre satisfaction que vous désirez, sauvez une infortunée! Votre crédit, je n'en doute pas, peut lui faire trouver grace aux yeux de ses parens; laissez-la se rendre auprès d'eux pour y pleurer son égarement et s'occuper, jusqu'au dernier soupir, de la reconnoissance qu'elle vous devra. — Cruelle! répliqua-t-il,

qu'exigez-vous de moi ? Caroline! disposez de mon crédit, de mes richesses, demandez tout..... excepté le sacrifice de mon amour; il est au-dessus de mes forces. Répondez-moi avec franchise; Manielli m'auroit-il trompé, en me donnant l'espérance flatteuse des dispositions faforables de votre cœur? — Il vous a trompé, repris-je vivement, et.... — Mais réfléchissant que ma franchise alloit m'attirer de nouvelles importunités, et peut-être rendre impossible la réalisation de mes projets, je repris ainsi : — il vous a trompé, monseigneur, s'il vous a dit que je lui ai fait cet aveu; il eût approché davantage de la vérité, en vous disant qu'il avoit lu dans mon cœur que je n'étois pas insensible à tant d'amour et de générosité. A ces mots le Duc, ivre de joie, couvrit

mes mains de baisers, et je pense qu'il eût mis ma sincérité à l'épreuve, si je ne me fusse empressée de lui observer que mon état de foiblesse demandoit du repos. Il ne céda qu'avec beaucoup de peine, et ne me quitta pas sans m'avoir fait répéter que je lui pardonnois l'effroi qu'il m'avoit causé. Il me fit aussi promettre de me rendre le lendemain à son hôtel, si mes forces le permettoient.

Quand je me vis seule, je réfléchis au danger que je venois de courir, à ceux qui me menaçoient encore, et je résolus de ne pas perdre un instant pour sortir d'une situation aussi critique. La vieille femme revint pour me garder. Je causai avec elle et sondai ses dispositions. Rien ne m'annonça qu'elle fût d'intelligence avec le méprisable Ma-

nielli. Je l'engageai, au moyen de quelque argent et par l'appât d'une plus forte récompense, à vous porter, dès le grand matin, le billet que je vous adressai et que j'écrivis sur mon lit. Quelle fut ma joie en recevant votre réponse!

Manielli, que la scène de la veille avoit rendu plus soupçonneux, ne me quitta pas de tout le jour, et le soir, suivant ma promesse, je me rendis avec lui à l'hôtel de l'Empire, où le Duc, pour faciliter ses projets, donnoit un bal masqué. Je continuai à feindre, et mon air de contentement, mes discours enjoués, mes complaisances charmèrent tellement ce seigneur, qu'il ne douta plus de ma défaite. Quand le bal fut bien animé, il approcha de moi et me proposa de le suivre dans son cabinet, pour voir une magnifique col-

lection de gravures qu'il venoit de recevoir de Londres. Je me levai, lui donnai la main et le suivis sans hésiter. En traversant une pièce contiguë à la salle du bal, j'aperçus Manielli, seul dans un coin. Il sourit et me fit un signe de satisfaction. Qu'il me parut vil en cet instant, et combien je me reprochai d'avoir pu l'aimer!

Arrivés dans le cabinet, le Duc me fit asseoir auprès de lui sur un sopha, et me témoigna son ravissement par les expresions les plus passionnées; ses yeux et son teint étoient animés, et il alloit sans doute en venir à de plus grandes libertés, lorsque je songeai qu'il étoit temps de réaliser mon projet, — Arrêtez, lui dis-je, pour tout au monde je ne voudrois pas que l'on soupçonnât ma complaisance. Reparoissez au

bal, faites en sorte que Manielli retourne à la maison, chacun me croira partie avec lui, et l'on ne se doutera de rien. Le Duc sourit, m'embrassa, et sortit en me disant; « c'est un enfantillage; mais puis-je vous rien refuser? »

J'avois observé près le sopha où j'étois assisse une petite porte par laquelle j'espérois pouvoir m'évader. Je ne m'étois pas trompée. Dès que je me vis seule je l'ouvris, et me trouvai sur un escalier dérobé. Je le descendis rapidement, puis courant de toutes mes forces, j'arrivai au milieu du jardin. Tout-à-coup j'entends un bruit de voix confuses; effrayée je m'élance avec la rapidité de l'éclair, une muraille m'arrête; je fais le tour du jardin et trouve enfin une petite porte qu'un seul verrou fermoit en-dedans. Je sors, et

me voilà dans une rue déserte, au milieu de la plus profonde obscurité. Mourant de peur d'être poursuivie, et sans savoir où je portois mes pas, je m'éloignai avec vîtesse. Au bout de quelques minutes, je rencontrai une servante qui portoit une lanterne. Après avoir long-temps hésité, je lui demandai le chemin de la place de..... Elle me l'indiqua, et bientôt j'arrivai dans l'asile que je dois à vos soins généreux.

LETTRE IV.

Le Chevalier de Mercour, à Sainval.

Coblentz.

Ma foi, mon cher Sainval, je commence à croire que les gens de ce pays-ci ont raison, lorsqu'ils disent que la tête tourne à tous les Parisiens. Où en es-tu, mon pauvre ami?.... Que veut dire ce mot *séduction* que tu fais sonner si haut?... Oser soutenir que les plaisirs faciles sont ceux que nous devons préférer, par cela même qu'il sont faciles; quelle hérésie!

La fatigue n'aiguise-t-elle pas l'appétit, et l'abstinence ne fait-elle pas savourer avec plus de délices les mets d'un bon repas? de même la jouissance d'un bien long-temps désiré et obtenu avec peine, est doublée par la satisfaction que fait éprouver à l'amour-propre une difficulté surmontée.

Les plaisirs de la vie, cher Sainval, ne sont des plaisirs que par les maux dont elle est accompagnée (1). Une continuité de bonheur conduiroit à l'ennui, comme une continuité de sensations agréables conduiroit au dégoût. Le désir est donc au moins

(1) Cela peut être vrai relativement aux plaisirs des sens. Mais ceux-ci sont-ils donc les seuls que nous devions désirer ? Celui qui plaça la douleur et la satiété, à côté de ces rapides jouissances, ne voulut-il pas

égal à la jouissance. Relis donc *Epicure*, notre maître en volupté, et apprend de lui que le plaisir est fils de la douleur.

Je vois que tu as besoin d'être retrempé dans les bons principes. Je ne puis faire mieux, pour parvenir à ce but, que de te faire part d'une conversation qui a eu lieu entre mon jeune Allemand et moi.

Il vint dernièrement me voir, et arriva avec une physionomie renversée et poussant des soupirs à se rompre la poitrine. Je le questionnai sur les motifs de cet abord lu-

---

nous faire sentir combien sont préférables celles qu'on goûte sans mélange ? En général les maximes du chevalier ne sont que trop communes dans le monde ; les uns les adoptent de bonne-foi, les autres par amour-propre ; et les uns et les autres s'égarent.

gubre; alors, d'un air moitié sérieux, moitié plaisant, il me dit que cet abattement étoit un effet du trouble de sa *conscience*; qu'il ne pouvoit se résoudre à devenir *le séducteur* de Sophie; qu'un rôle semblable lui paroissoit *aussi vil que criminel*; que Sophie, jouissant, dans *le calme de son cœur*, du *prix de la vertu*, deviendroit malheureuse, en subissant le joug de l'amour; et qu'il préféroit le bonheur de cette *céleste femme*, à tous les plaisirs qu'il en pourroit espérer.

— « Oui, vous avez raison, mon cher Rosenthal, c'est le parti qu'il vous faut prendre. Il n'est pas douteux que Sophie, épuisant tous les plaisirs dans les bras d'un amant, deviendroit la plus malheureuse des femmes, et son amant le plus à plaindre des hommes. D'autres, il est

vrai, moins philosophes, moins généreux que vous, brûlent de se rendre coupables du crime qui vous effraye; et Sophie, de son côté, car telle est la bizarrerie des femmes, poussera l'aveuglement jusqu'à remercier *le vil séducteur* qui lui aura enseigné le plus doux emploi de la vie, et rira avec lui de votre sublime retenue. »

— « Que vous êtes peu généreux, Chevalier, d'augmenter mon trouble quand je viens chercher auprès de vous le calme qui me fuit! Sont-ce là les secours de l'amitié? Quand je demande des avis consolateurs vous vous plaisez à me tourmenter. Ce sont des doutes que je viens vous exposer; si j'étois convaincu, viendrois-je vous consulter?

— « En vérité, mon cher Rosenthal, vous me faites pitié; comment

est-il possible qu'avec de la raison, cette chimère vous épouvante encore? *séduction*, mot vide de sens; épouvantail qu'emploie le préjugé pour faire fuir les plaisirs; voudriez vous que les femmes fissent les premières démarches? obéir à la loi de la nature qui nous fit pour attaquer et pour vaincre, guider dans le chemin du vrai bonheur celle qui sut nous charmer et que la pudeur arrête tandis que le désir l'entraîne, est-ce donc là séduire? par quel ridicule abus de mots l'homme qui enseigne l'art si précieux de jouir des dons de la vie, est-il assimilé à celui, qui, profitant de son rang et de son pouvoir, entraîne la crédule innocence dans le crime et dans l'infortune? On ne peut mettre en doute qu'en nous créant Dieu voulut nous rendre heureux; suis-je donc cou-

pable en usant des facultés qu'il m'a données pour arriver à ce but ? à quoi me serviroient donc ces sens actifs, ces désirs impétueux qu'allume la vue de la beauté? Ah! si le printemps se pare des plus belles fleurs, si l'automne enrichit nos vergers et nos treilles des fruits les plus savoureux, ce n'est pas pour que l'homme, insensible à tant de bienfaits, laisse les unes se flétrir sur leur tige, et les autres se corrompre sur le sol qui les a produits. Et l'on osera prétendre que nous offensons la divinité en jouissant des dons que dispense sa main libérale? Non, cet être aussi sage que bon ne nous a point créés pour réaliser en nous le supplice fabuleux de Tantale... Et il est, cependant, des hommes assez fous, assez ennemis d'eux-mêmes

pour se soumettre volontairement à ce supplice! Mais que dis-je? remarquez qu'il est en nous une tension si grande au bonheur, que c'est pour y atteindre que de fous hypocondres passent leur vie au milieu des privations; la seule différence entre eux et les sages, est qu'ils l'attendent dans l'autre monde. Il faut avouer que cet espoir de félicité doit-être bien vif chez les dévots pour qu'ils puissent se résoudre à l'acheter aussi cher. Nous, Rosenthal, soyons plus raisonnables que ces insensés; jouissons des plaisirs de ce monde; ils ne nous empêcheront pas de jouir des délices de l'autre; voilà ma manière de voir, elle est fondée sur la saine philosophie. Ne faire jamais de mal à autrui, lui faire du bien au contraire, en s'en

faisant à soi-même, tel doit être le mobile de toutes nos actions et le résumé de notre doctrine. »

Voilà ce que j'ai dit à Rosenthal et je te le repète pour que tu en fasses ton profit. Ce jeune homme se montre chaque jour plus digne de mes leçons. J'ai bien encore quelques petites rechutes à lui reprocher, mais la guérison sera bientôt complète. Depuis cette conversation, Rosenthal est devenu un autre homme. Il a quitté cet air timide et soumis qui sied si mal à notre sexe ; il n'a plus ce ton larmoyant et cette habitude de mélancolie qui ont préparé ses succès, mais qui, à la longue pourroient ennuyer :

« L'amour est un enfant qui veut être amusé ».

Je vois souvent la Comtesse de Listenai chez elle et chez la Maré-

chale de Forcalquier. Elle aime, j'en suis sûr, et cela sans s'en douter. J'envie quelquefois le bonheur de Rosenthal, et il faut avouer que voilà deux personnes qui m'auront quelque jour bien de l'obligation. J'ai vu avec plaisir dans le ton que Sophie prend avec moi depuis peu, que j'ai reçu en partie la récompense de ma réforme, c'est-à-dire qu'elle commence à revenir des mauvaises impressions que ma première conduite avoit faites sur son esprit. C'est un peu d'estime et de confiance, mais pas l'ombre de tendresse. Encore cette estime et cette confiance semblent-elles diminuer en raison des avantages que Rosenthal acquiert par mes soins, car elle soupçonne que j'ai une grande part à cette métamorphose. Elle seroit tentée de le haïr en le voyant deve-

nir si aimable ; son petit amour-propre est révolté de la supériorité que reprend son esclave. Rien de si délicieux que ses petites bouderies, ses petites impatiences, et cet air moitié tendre, moitié sérieux avec lequel elle l'appelle *son ami;* d'honneur, si la probité ne m'engageoit pas à de certains procédés envers un homme qui m'a donné sa confiance ; je serois tenté de susciter une bonne querelle entre ces amans, de faire renvoyer mon Allemand soupirer aux pieds de son infidèle épouse et de prendre une place qu'il occupe aussi mal. D'ailleurs si Sophie craint encore l'amour, elle craint bien plus de perdre Rosenthal. Adieu.

Le chevalier de Mercour.

LETTRE V.

E. Rosenthal à W. Verner.

Coblentz.

Que l'homme est à plaindre, cher Wilhelm! Il se dit roi de la nature et cependant aucun être n'est aussi esclave aussi malheureux que lui. Cette raison, dont il s'enorgueillit tant, semble ne lui avoir été donnée que pour l'égarer; loin de le rendre meilleur, elle est devenue la source d'une foule de maux qui lui sont particuliers, plus cette raison se perfectionne par la civilisation et plus les hommes paroissent devenir mé-

chants et misérables. N'est-ce pas *ce flambeau divin* qui a fait naître cette foule de paradoxes, d'erreurs et de préjugés qui ont eux-mêmes enfanté les calamités qui nous affligent? ne sont-ce pas les préjugés qui ont mis des devoirs en opposition avec nos goûts, qui, en nous dictant ces lois bizarres, entièrement contraires à celles de la nature, ont fait de notre vie un état de lutte continuelle? l'homme, placé dans l'alternative de s'imposer des privations ou de transgresser ses lois, est devenu par sa propre faute le plus malheureux de tous les êtres.

Enfin, Wilhelm, je suis sorti de ce long sommeil; un ami a dissipé les nuages qui m'environnoient, et c'est en me jetant dans les bras de la nature que je me suis soustrait au joug honteux et tyrannique des

préjugés. La raison nous égare, c'est le sentiment qu'il faut suivre, lui seul nous conduit bien.

O Sophie ! pourquoi d'odieuses ténèbres te dérobent-elles encore la vérité? Pourquoi n'ai-je pu chasser ce vain fantôme qui t'effraye et te détourne de la voie du bonheur ? Semblable à un insensé, qui, au milieu d'un beau jour, fermeroit les yeux et prendroit un flambeau pour guider ses pas dans cette obscurité volontaire, tu t'obstines à ne point écouter la voix de ton cœur pour n'écouter que celle du préjugé.

Telles sont les réflexions que me fit faire un entretien que j'eus dernièrement avec elle, et dont il faut que je te donne le détail.

Jusqu'au dîner le boudoir de Sophie est un asile sacré, où personne, excepté Caroline, n'ose pénétrer. Un

matin, cependant, le plus heureux hasard m'y conduisit. J'étois chez le comte lorsqu'il reçut de Paris un paquet, dans lequel se trouva une brochure que Mme. de Listenai attendoit depuis long-temps. Le comte impatient de lire ses lettres, me pria de vouloir bien porter ce livre à sa femme. Je pénétrai jusqu'au boudoir sans rencontrer personne; la porte vitrée, dont le rideau n'étoit pas exactement fermé, me permit de voir à mon aise ce qui s'y passoit. Caroline, assise devant un bureau, regardoit Sophie avec attendrissement. Celle-ci, à deux pas d'elle, venoit de ranger dans des vases quelques-unes de ces fleurs, que l'art, en dépit de la nature, fait éclore au sein de l'hiver. Une douce rêverie l'avoit surprise au milieu de cette douce occupation. Sophie étoit:

« . . . . Dans le simple appareil
« D'une beauté qu'on vient d'arracher au
sommeil ».

et ses longs cheveux tomboient en grosses boucles sur un sein d'albâtre à demi-découvert (1). Qu'elle étoit belle ! rêvant ainsi au milieu de ces fleurs, moins fraîches, moins éclatantes qu'elle ! — « Vous rêvez, lui dit Caroline, qui jusqu'alors l'avoit observée en silence. — Oui, chère Caroline. — Auriez-vous donc aussi des chagrins ? — Quelquefois, mais

---

(1) Je voudrois que les femmes, même dans l'intérieur de leur maison, n'oubliassent jamais la plus rigoureuse décence dans leurs vêtemens. Elles doivent cet exemple à leurs enfans; elles doivent éviter, ce qui peut-être perdit Mme. de Listenai, de paroître aux yeux des jeunes gens dans un désordre qui allume les sens et trouble la raison.

en ce moment ma rêverie n'a rien de pénible ; je pensois à mes amis, à vous surtout. — Non pas, non pas votre amie!.... ne profanez jamais ce nom dont je suis indigne...... Appelez-moi seulement votre pauvre Caroline. — Et pourquoi me le défendriez-vous, si j'ai du plaisir à vous donner ce nom ? — Le premier mouvement de Caroline fut de s'élancer dans les bras de Sophie, mais s'arrêtant tout-à-coup, elle prit une de ses mains, la pressa contre ses lèvres d'un air tendre, mais respectueux. — Ce n'est pas ainsi, lui dit Sophie avec émotion, et l'embrassant, voilà la place de mon amie! — Caroline étoit touchée jusqu'aux larmes, la comtesse n'étoit pas moins attendrie. Ces deux femmes, également belles, mais d'un genre de beauté différent, m'offrirent ainsi

grouppées, et se prodiguant les plus douces caresses, un tableau ravissant.

Je me présentai brusquement. Les deux amies, fâchées, honteuses d'être surprises au milieu de ce mutuel épanchement, voulurent se séparer. — Restez, de grace restez ainsi, m'écriai-je, ne m'enviez pas le spectacle d'une union aussi touchante ! ô femmes vraiment dignes d'aimer et d'être aimées, pourquoi rougiriez-vous du sentiment qui vous unit ? Laissez-moi admirer en vous l'image la plus expressive de l'amitié ». En disant ces mots, je mis un genou en terre, et je réunis leurs mains en les couvrant de baisers. — A merveille, me dit Sophie, avec un sourire charmant, vous croyez excuser votre indiscrétion par ces flatteries.... — Oui, oui, interrompit Caroline, c'est une indiscrétion impardonnable, surpren-

dre des femmes seules, et cela avant leur toilette !..... — Si vous voulez m'en croire toutes les deux, répondis-je, et si vous connoissez bien vos intérêts, vous laisserez là tout l'art des toilettes, qui ne peut que gâter ce que la nature fit pour vous. Si vous voulez un jour faire perdre la raison à un amant, faites en sorte qu'il vous surprenne comme je viens de le faire ». A ce mot *d'amant*, Sophie prit un petit air sévère, mais je lus dans ses yeux que ma manière de donner des conseils ne lui déplaisoit pas, et cette observation m'inspira un courage que je n'avois pas eu jusqu'alors. J'osai plaider la cause de la nature et de l'amour, blâmer, mais avec précaution, les préjugés et les privations, ennemis du bonheur. Un nuage vint obscurcir le front de Sophie, et m'avertit qu'il étoit temps de m'arrêter.

Malgré la vive impression que des appas exposés à ma vue sans le savoir avoient faite sur mes sens, je parvins à modérer mes transports. J'apelai l'amitié à mon secours; hélas! je croyois apaiser par ces innocentes caresses, le feu dont j'étois dévoré, mais elles ne faisoient que l'augmenter; j'espérois en substituant son nom à celui de l'amour, jouir de la légère consolation d'entretenir Sophie de mes sentimens, mais mon trouble croissoit à chaque instant, ma bouche trahissoit le secret de mon cœur, et je me hâtai, par une prompte fuite, de me soustraire à ce péril.

Adieu, cher Wilhem, tu me demandes si je suis heureux? Non, mais je suis content de mon sort, Voir Sophie, l'entendre me nommer son ami, hasarder quelques timides caresses, désirer avec fureur,

sans pouvoir jouir, voilà ma vie. Je ressemble à l'enfant à qui on montre de loin un fruit délicieux. Il rit, pleure, gronde, supplie, bat et caresse tour-à-tour, jusqu'à ce qu'il l'ait obtenu. L'espoir est là qui me soutient; et d'ailleurs, un bien aussi précieux ne sauroit être acheté trop cher.

Ton ami, E. ROSENTHAL.

LETTRE VI.

SOPHIE A ÉMILIE.

Coblentz.

TOUT ce que tu me dis de la difficulté que tu éprouves à écrire, n'excuse pas ta paresse, non plus que tes occupations ne justifient la brièveté de tes lettres. J'ai encore un autre reproche à te faire, chère Emilie. Laisse aux gazetiers le soin de m'apprendre des nouvelles qui, au fond, m'intéressent peu, et au lieu de perdre ton temps à me communiquer les rêves politiques de vos hommes d'état, entretiens-moi plus longtemps de toi, de ton mari, de tes

enfans, de ce qne tu fais et de ce que tu penses. Et moi aussi, je veux être présente à toutes tes actions. Imite-moi ; si j'avois passé vingt-quatre heures sans t'avoir griffonné, au moins quelques lignes, je m'écrierois avec Titus : *j'ai perdu un jour!* Voilà ce qui te vaut si fréquemment d'aussi longues lettres.

J'ai passé hier une soirée délicieuse ; mais le plaisir que j'ai éprouvé seroit imparfait, si je ne t'en faisois point part.

Depuis quelque temps j'avois remarqué en Rosenthal un changement si extraordinaire, que je craignis un instant qu'il ne fût métamorphosé en petit - maître, et que cette révolution dans ses manières n'en eût opéré une dans ses principes et dans ses mœurs. Cet air doux et modeste, qui me prévint

d'abord en sa faveur, avoit fait place à un maintien leste et avantageux : un ton frivole, tranchant, des maximes à la mode, du persifflage, de la galanterie même avoient remplacé ce ton plein de décence, de sensibilité et de raison qui le faisoient distinguer si avantageusement parmi les jeunes gens de son âge. Tu ne saurois croire, Emilie, à quel point m'affecta ce changement subit. Je ne cachai point à Rosenthal mes inquiétudes sur ses liaisons avec le chevalier de Mercour, dont je ne fis pas l'éloge ; mais il prit la défense de son ami avec une chaleur incroyable. Je dois convenir, en effet, que le Chevalier n'est plus le même homme. Je le vois quelquefois chez moi et chez la maréchale de Forcalquier. Il est devenu posé, raisonnable ; il n'a plus ces

grands airs, ce ton impertinent que nous lui avons connus. La religion et les mœurs ne sont plus les objets de ses éternelles plaisanteries; et sans quelques rechutes dans lesquelles on retrouve encore le chevalier de Mercour, il ne seroit plus reconnoissable.

Rosenthal, cependant, ne se corrigeoit pas. Alors je résolus d'avoir avec lui une explication sérieuse et de rompre entièrement, si je ne pouvois le ramener. Hier, enfin, le hasard me fournit l'occasion que je désirois. Caroline et moi étions seules avec lui dans le boudoir. Il commença par faire la guerre à Caroline, sur sa mélancolie, et l'engagea à se livrer au plaisir *dans l'âge si court où nous pouvons encore le fixer*. En vérité, je croyois entendre Mercour lui-même dans ses jours de fatuité. Il avoit une volubilité de langue qui m'empêcha

d'abord de placer un mot. Caroline qui vit combien cette morale me déplaisoit, changea de conservation, et parla voyages.

Rosenthal nous entretint alors de ceux qu'il avoit faits en Italie, à Londres et à Paris. Il parla modes, femmes, opéra, cita la chronique scandaleuse, etc. Ce n'étoit plus sa manière de raconter, simple, et intéressante par des pensées délicates, des observations judicieuses et des anecdotes instructives. Alors il charmoit l'esprit, captivoit le cœur, et alimentoit la raison; en ce moment il visoit à paroître léger et superficiel; je le voyois courir péniblement après l'esprit et s'efforcer d'être galant. (1) Il vanta la liberté des mœurs parisiennes, *le bon esprit* qui

(1) Sophie, toute neu qu'elle étoit en

règne dans les ménages ; l'heureuse révolution opérée par la philosophie qui a fait secouer de ridicules préjugés *et transformer les lourdes chaînes de l'hymen en un léger tissu de fleurs*.... J'avois le cœur navré en l'écoutant ; à ce dernier trait je n'y tins plus. « J'avois autrefois, disje à Caroline, un ami qui me respectoit et se respectoit lui même, parce qu'il attachoit quelque prix à mon estime. J'avois cru voir en lui une certaine conformité entre sa manière de penser et la mienne, et cette

---

amour, sentoit cependant bien que la galanterie n'est qu'un hommage rendu par l'esprit à l'amour-propre des femmes. Ce sexe est en cela doué d'un tact qui ne le trompe guères. Il sait qu'un homme vraiment épris ne peut être galant. La galanterie est à l'amour ce que la flatterie est à l'amitié.

opinion, qu'il s'est empressé de détruire, donnoit plus de solidité àmon amitié. Mais je vois à présent qu'il a su se déguiser et me faire penser que son ame étoit grande, sensible et vertueuse.... Il est vrai que jusqu'à ce jour, la vertu, les mœurs, furent pour lui des objets sacrés ; mais il s'est démasqué, et je ne retrouve plus l'homme dont la société m'étoit aussi précieuse.

A cette brusque sortie, Rosenthal parut interdit, son air sémillant l'abandonna tout-à-coup. En vérité, Mme., me dit-il avec une confusion qui commença à le justifier, je ne vous comprends pas.. — Dites plutôt, Monsieur interrompis-je, que vous ne voulez pas me comprendre. Nous ne sommes plus les mêmes, lequel de nous deux est changé? vous sembliez jadis me distinguer des autres

femmes, vous me respectiez assez pour ne pas me laisser entrevoir des principes aussi étranges que ceux que vous venez d'afficher, et l'amitié qui ne peut être séparée de l'estime, vous faisoit croire à la vertu. Vous attachiez trop de prix à ma considération pour jouer le rôle aussi ridicule que méprisable de petit maître. « Ah! oui, m'écriai-je avec l'accent de la douleur, je n'ai plus d'ami! » En achevant ces mots, je ne pus retenir mes larmes, et voulant cacher à Rosenthal cette émotion, je passai un bras autour de ma jeune amie, et cachai mon visage dans son sein.

Cependant mes reproches avoient vivement touché Rosenthal. Il se précipita à mes genoux, prit une de mes mains, qu'il pressa dans les siennes, et commença sa justification qui

ne fut qu'un mélange d'excuses, de regrets, et de promesses pour l'avenir. Oh! que la voix de l'amitié à de pouvoir! — Charmée de l'heureux effet de mes discours, je cessai de lui adresser des reproches, je lui témoignai toute ma satisfaction, et finis par ces mots: « soyez toujours vous même, Rosenthal, c'est le plus sûr moyen que vous puissiez employer pour plaire. Un rôle étudié ne sauroit vous convenir. »

Alors tout fut oublié, et la plus douce confiance s'établit entre nous trois. Rosenthal m'avoua que la crainte d'ennuyer par la tournure simple et naturelle de ses idées, lui avoit fait imaginer de la remplacer par du brillant et de la gaîté. — « Que vous étiez dans l'erreur, lui dis-je, vous avez pris pour gaîté, ce qui

n'en est que la grimace. La véritable gaîté est toute entière dans le cœur et ne se manifeste pas au dehors par ces bruyans éclats qui sont loin d'être toujours les indices du contentement de l'ame.

Rosenthal repentant, corrigé, redevint ce qu'il étoit autrefois, et nous passâmes des momens délicieux dans les douceurs d'un entretien animé par la franchise et la liberté. Nous moralisâmes un peu, et j'eus lieu d'observer la sagacité de ma Caroline qui, malgré l'éducation vicieuse qu'elle a reçue, a conservé un sens droit et le sentiment du bien. Les convenances de société furent à leur tour le sujet de la conversation ; Rosenthal nous fit avouer qu'elles sont bien bizarres. — « Et cependant, ajouta t-il,

si l'on cherche à s'y soustraire on passe pour ridicule et même pour quelque chose de pis ; aux yeux des mêmes gens qui les blâment. Il faut perdre ainsi en formalités oiseuses les trois quarts de sa vie, en faisant ce qu'il a plû au public d'ordonner, rarement ce qui est juste et utile, plus rarement, encore ce qui convient à soi-même. — Hélas ! oui, interrompit Caroline, c'est ainsi que la moitié du monde passe son temps à ennuyer l'autre moitié qui le lui rend tant qu'elle peut.

Un léger nuage a cependant obscurci cette belle soirée, et c'est à toi, Emilie, que je dois d'avoir éprouvé ce petit désagrément. Tu t'étonnes !.. tu te récries !... Eh ! bien, écoute, et tu verras que j'ai raison..... Mais on me dérange, il y a du monde au

salon, c'est-à-dire, de l'ennui. Ce qui me restoit à t'écrire sera pour une autre lettre.

Adieu, aime moi toujours.

SOPHIE.

LETTRE VII.

La même a la même.

Coblentz.

Ma dernière lettre me laissoit dans mon boudoir, entre Caroline et Rosenthal. Le plaisir, causé par le changement de celui-ci, m'avoit rendue gaie, plus même que je ne le suis ordinairement. Caroline, malgré ses justes sujets de tristesse, étoit aussi de la meilleure humeur; ce qui me fit songer à ce que tu me disois souvent sur l'extrême mobilité d'esprit que tu prétends avoir remarqué chez la plupart des femmes. Sans convenir

avec toi de la justesse de cette observation, il me semble qu'on pourroit l'expliquer par la délicatesse de nos organes, qui nous fait recevoir, avec la même force, l'impression de la douleur et celle du plaisir; ce qui est cause, par la même raison, que nos affections sont moins profondes et moins durables. Quoi qu'il en soit, la gaîté de Caroline avoit une source plus respectable: elle lui étoit communiquée par le contentement que me faisoit éprouver le repentir de Rosenthal.

Nous étions donc dans ces heureuses dispositions, lorsque M. de Listenai, qui rentra plutôt que de coutume, vint nous trouver dans le boudoir. Il entama, selon son usage, une grave et profonde dissertation; cependant, lorsqu'il vit que l'auditoire ne lui répondoit qu'en plaisan-

tant, il proposa une partie de wisth; mais ce fut bien pis. Tu sais que le Comte ne procède jamais à ce jeu qu'avec méthode, qu'il y apporte le plus grand sérieux, et que, se piquant de bien jouer, il met la plus haute importance à l'infaillibilité de ses calculs. Caroline, qui est l'espièglerie même, prit à tâche de le tricher impitoyablement. Mon mari, tout à son jeu, ne s'en apercevoit pas, quoique Caroline s'y prît assez gauchement. A chaque instant ses combinaisons étoient en défaut, et il lui survenoit des coups qui le faisoient sauter en l'air. Nous rions à nous tenir les côtés, et notre joie folle augmentoit en raison de l'impatience et de la mauvaise humeur du Comte. Il s'aperçut cependant du manège de Caroline. Cette découverte, rétablissant sa réputation de bon joueur,

il partagea notre gaîté ; mais ne voulant pas rompre la partie, il fut décidé que, dorénavant, la tricherie seroit punie d'une amende : que les hommes la payeroient en argent, et Caroline et moi, par un baiser donné aux joueurs. A peine cette convention fut-elle faite, que, par distraction, je jouai deux cartes ; je m'en aperçus aussitôt, et voulus reprendre celle qui manquoit dans mon jeu; mais Caroline posant sa main sur la mienne, m'accusa de tricherie, et prétendit m'avoir prise en flagrant délit. J'essayai de me défendre. Hélas! tout le monde étoit contre moi : je fus condamnée à payer l'amende et à l'acquitter sur-le-champ.

Caroline et mon mari reçurent leur baiser, et lorsque le tour de Rosenthal fut arrivé (la chose étoit

cependant toute simple), je ne pus m'y résoudre, et faisant le tour de la table, je revins à ma place. Je sentis ausitôt que j'avois fait une sottise, ce qui acheva de me déconcerter et me fit monter la rougeur au visage. Rosenthal cria à l'injustice, et moi, admire ma bêtise! je restai-là pétrifiée, sans oser répondre, ni lever les yeux. Caroline et mon mari se joignirent à Rosenthal, il fallut me lever de nouveau pour aller donner ce baiser si redouté. Encore, s'il n'avoit fallu que le recevoir! Je ne sais, en vérité, comment cela se fit, j'étois si fort troublée, qu'en approchant de lui, le pied me manqua et j'allai tomber.... dans ses bras. Je ne donnai pas le baiser, mais j'en reçus.... d'eux, je crois, car j'avois tout-à-fait perdu la tête.

Eh! bien, méchante, tu es pourtant la cause des sottises que je fis dans cette circonstance. Toutes tes réflexions, au sujet de Rosenthal, me revenoient à l'esprit; inspirée par toi, je ne voyois plus en lui qu'un amant, et lorsqu'il approcha ses lèvres des miennes, je frissonnai de tout mon corps, et la frayeur abaissa un nuage sur ma vue. Emilie! ce n'est pas une imagination active comme la mienne, qu'il faut occuper de pareilles chimères, ma raison a beau les apprécier, l'impression n'en reste pas moins.

Le souvenir de cette scène me suivit jusques dans mon sommeil, et je passai la nuit dans une agitation extraordinaire; si je n'avois pas autant de raisons pour me rassurer, je craindrois que tes inquiétudes ne fussent fondées et que le sentiment

qui m'attache à Rosenthal ne fût quelque chose de plus vif que de l'amitié. Mais non, ce sont tes folles idées qui ont troublé les miennes. Dans les bras d'un amant, en recevant ses baisers, je n'eusse éprouvé sans doute que du plaisir, et je t'assure que j'ai ressenti une sensation toute opposée. Pour tout au monde cependant je ne voudrois pas me retrouver en pareil cas; aussi la crainte d'y retomber me fit-elle rompre brusquement la partie, malgré les réclamations du Comte et de Rosenthal.

Si le ciel exauce mes vœux, Rosenthal n'aura jamais d'autre sentiment pour moi que celui qu'il éprouve à présent, et il en sera de même de mon côté. Je m'en tiens à l'amitié, car plus je réfléchis à tout ce que tu m'as dit de l'amour, et plus

je suis résolue à le fuir. Je n'ai de véritable bonheur que celui dont je vois jouir mes amis ; comment pourrois-je faire le malheur d'un amant? Car on dit qu'un amant est quelque chose de bien plus cher que tout au monde. Bon Dieu ! qu'elle est donc la nature de ce sentiment, s'il surpasse en force celui que j'éprouve? Mon esprit ne peut s'en faire une idée et je ne chercherai pas à voir plus loin: je me trouve si heureuse telle que je suis, que je suis décidée à m'en tenir là.

J'allois fermer cette lettre sans te parler de Caroline : je n'ai rien de nouveau à t'en apprendre. Il est fort heureux que son séjour chez moi soit aussi secret, car Manielli ne cesse de rôder autour de notre maison. J'ai appris qu'il avoit déjà ques-

tionné plusieurs fois mes gens et voulu entraîner *Brunel* dans un café voisin. M. de Listenai a remarqué que le Duc est d'une humeur massacrante depuis que Caroline lui a échappé. Cette jeune personne m'attache tous les jours davantage. La nature a tout fait pour elle, au moral comme au physique, mais son éducation, loin de développer d'aussi heureuses dispositions, les a, en partie, tournées contre elle-même. Rien n'égale l'attachement et la reconnoissance qu'elle me porte; son cœur est excellent, mais sa tête est loin de mériter un pareil éloge. Cependant elle sent vivement ses torts et son repentir est sincère. Elle me témoigne le plus grand désir d'être ramenée aux vrais principes, et de voir les vices de son éducation corrigés

par de meilleures leçons. Je me ferai un plaisir et même un devoir de seconder sa bonne volonté.

Nous avons écrit ensemble à son père, et nous attendons la réponse. Caroline a peu de confiance dans cette démarche ; elle me supplie tous les jour d'oublier sa naissance et de me l'attacher entièrement en lui donnant quelque emploi dans ma maison. Mais je ne puis m'y résoudre et j'espère encore qu'elle trouvera grace aux yeux de son père. lorsqu'il apprendra que sa fille s'est séparée de Manielli.

Addio cara.

Sophie.

LETTRE VIII.

E. Rosenthal à W. Verner.

Coblentz.

Oui, j'en conviens Wilhelm, tes prédictions s'accomplissent, et l'illusion est dissipée. Ce calme trompeur ne pouvoit durer; il n'est plus le temps où je m'écriois! « ah! puissent mes jours s'écouler ainsi jusqu'au dernier. Etre auprès de Sophie, suffisoit alors à mon bonheur, et je redoutois tellement de voir disparoître cette sorte de félicité, que je n'osois me livrer à des désirs plus

grands. Ce calme n'est plus et je ne le regrette pas.

Aujourd'hui seulement, je sens que j'existe, et je reprends l'usage entier de mes facultés. Insensé que j'étois! j'osai croire un instant à l'existence d'un amour étranger aux voluptés des sens; il me sembloit que cette passion pouvoit se contenter des insipides caresses de la tiède amitié !..... Vaines chimères ! illusions d'un cerveau en délire ! L'amour ne sauroit exister sans désirs et sans jouissances; celui qui prétend se borner aux rêves du Platonisme, doit fuir la beauté; car il seroit bientôt désabusé de cette erreur; et cependant qui pourroit vivre sans aimer ?

La flambeau de l'expérience m'a éclairé. La nature ne se laisse pas contrarier; ses lois sont imprescriptibles. L'amour n'est ni dans la tête

ni dans le cœur, il est tout entier dans les sens. La beauté le fait naître; l'esprit et la vertu sous une enveloppe commune, n'inspirent que la froide estime. *Union des cœurs ! accord des caractères ! chastes liaisons !* vains mots, par lesquels ceux-là se trompent eux-mêmes, et que ceux-ci font servir de voile à ce que, par de ridicules convenances, nous n'osons appeler de son véritable nom. Heureux âge d'or qu'es-tu devenu?... Fortunés enfans de la nature, que nous nommons sauvages, gardez-vous de notre prétendue décence, qui tue à la fois et l'innocence et le plaisir.

Quoi ! vas-tu t'écrier, la pudeur et la vertu ne sont-elles donc que des mots vides de sens?

La pudeur, cher Wilhelm, est le plus précieux apanage de la beauté; elle l'embellit, elle est la mère des

désirs et donne plus de prix à la jouissance. La vertu nous fait aimer nos semblables et notre patrie ; elle nous fait braver la méchanceté et la tyrannie ; elle nous rend bienfaisans, amis fidèles et esclaves de notre parole. La pudeur et la vertu ne sont donc pas de vains mots ; mais prétendre qu'elles nous interdisent des plaisirs dont la nature nous a fait un besoin impérieux, c'est la plus manifeste de toutes les erreurs.

La vertu peut-elle consister à combattre la nature ? Quoi ! parce que des conventions absurdes et barbares m'ont réduit à l'état de célibataire, il me faudra lutter toute ma vie contre le penchant qui m'entraîne! Jouir, n'est-ce pas un besoin pour l'homme ; aimer, n'est-ce pas le premier des besoins ? Que dis-je ? l'amour est un devoir que nous a imposé ce-

lui qui veille à la conservation des êtres. Et lorsque mille beautés frappent mes regards de leurs ravissans appas, lorsque tous les êtres semblent dire à l'homme, *jouis!* je fuirois le plaisir qui me tend les bras, je gémirois jusqu'à ma dernière heure, dans le supplice affreux des privations! Et voilà pourtant ce que tu nommes vertu!

Sophie est à peine entrée dans son printemps, et déjà son époux se ressent des glaces de l'hiver. C'est donc en vain qu'elle aura reçu un cœur sensible, et des sens parfaits. Le plaisir, cette âme du monde, n'existera-t-il que pour faire son tourment? la jeunesse et la beauté ne lui ont elles été données que pour être consumées par de vains désirs? Non: la jeunesse est faite pour la jeunesse et si des lois bizarres ont

interverti cet ordre, il faut que la nature rentre dans ses droits.

Je saurai arracher à Sophie le bandeau fatal qui lui couvre les yeux; et pour parvenir à ce but, il n'est pas de moyen que je n'emploie. L'amour me rendra sans pitié pour ses larmes, pour ses prières! Sophie sera heureuse, heureuse par moi, dussé-je sacrifier après mon propre bonheur..... Mais que je suis loin d'avoir ce courage dont je me vante! Un mot, un regard de cette femme adorable suffisent pour arrêter toutes mes résolutions. Combien de fois sa douce éloquence ne m'a-t-elle pas fait chanceler dans mes principes! Elle les eût déjà détruits et m'eût replacé dans l'état honteux d'où je suis sorti, si la conviction ne régnoit pas maintenant avec force dans mon esprit. Il m'a fallu céder quelquefois,

et c'est à regret que j'en conviens. Les femmes méritent des égards, des attentions; mais aussi ne devons-nous pas conserver notre supériorité, et faire ensorte que cette déférence paroisse venir de notre volonté, et non de la leur?

Aimer toujours comme j'aimois, c'est n'être homme qu'à demi. L'amour est un de ces feux dévorans qui brûlent tout ce qu'ils atteignent, que rien ne peut éteindre, ni éloigner, à qui les objets les plus contraires servent même d'aliment. C'est en vain que l'on espère, en s'y livrant, pouvoir s'arrêter sur la limite de ce qu'on appelle devoir, le premier pas a décidé la chute (1). Les rêves de l'amour platonique ne sont qu'un men-

---

(1) Précieux aveu! jeunes lecteurs, qu'il

songe que vous vous faites à vous-même; ne voulant pas lutter contre le courant qui vous entraîne, vous vous dissimulez le danger. Renoncez donc à l'amour, ou renoncez aux préjugés, il n'y a pas de milieu.

Exista-t-il jamais rien d'aussi absurde que ce prétendu amour platonique? Quoi! je ne devrois aimer Sophie que pour l'excellence de son cœur, la beauté de son ame et les agrémens de son esprit? Et mes

---

ne soit pas perdu pour vous, et je pourrai m'applaudir alors de mon ouvrage.

Cette lettre de Rosenthal présente un homme vertueux, qui, livré à une passion frénétique, se plaît à donner des paradoxes pour des vérités, à établir des principes sacrés, pour en tirer de fausses conséquences, et à s'aveugler et s'étourdir ainsi pour ne point voir et entendre la raison.

sens, qu'en ferai-je? Puis-je m'empêcher de voir ses traits enchanteurs, ses formes ravissantes? d'entendre sa douce voix, dont chaque son excite un battement de mon cœur? Lorsqu'agitée par un besoin secret qu'elle ne peut définir, elle fixe sur mes yeux des yeux pleins de volupté; lorsque sa bouche demi-close, s'entr'ouvre pour donner un passage à de brûlans soupirs, lorsqu'un trouble délicieux vient subjuguer ses sens, et que, plongée dans une douce rêverie, sa main presse involontairement la mienne, ne songerai-je alors qu'à la beauté de son ame? Quand un mouchoir, qui trahit la pudeur, cède aux agitations d'un sein d'albâtre, et m'en laisse entrevoir les trésors, ou que, rivale de Terpsycore, Sophie toute entière au délicieux abandon de la danse,

ne peut dérober à l'avidité de mes regards, un pied, une jambe, dignes du ciseau de Praxitèle, irai-je m'occuper des agrémens de son esprit? En vain la décence préside à sa toilette; en vain un tissu jaloux de tant d'appas prétend me les voiler; lorsque je suis auprès d'elle, mon sang bouillonne, mon imagination déchire ces voiles importuns, découvre ses appas les plus secrets et les dévore de mille baisers....... Mets-toi à ma place, Wilhelm, que répondrois-tu à celui qui, dans ce moment d'ivresse, te diroit froidement: « Ces appas ne furent créés ni pour attirer vos regards, ni pour obtenir vos hommages; la vertu condamne le feu qu'ils allument malgré vous dans vos sens, et vous défend de désirer ce que la nature rendit si désirable ».

Oui, sans doute, l'esprit, la douceur, la sensibilité sont des avantages précieux, et c'est de leur alliage avec la beauté, que naît la perfection. La plus belle femme n'est qu'une statue, sans l'expression qui l'anime, sans ces mouvemens variés de l'ame, qui composent la physionomie. Mais dans cette réunion de qualités, les plus nombreuses et les plus séduisantes, sont celles qui charment les sens. Les amans qui tiennent un autre langage, n'ont pour base de leur attachement, qu'une ridicule vanité. On s'y méprend souvent, car l'amour-propre a tous les symptômes de l'amour; même désir de plaire, même plaisir après la victoire, même transports jaloux à la vue de la moindre préférence accordée à un autre. L'expérience m'a appris que les rêves

de l'un égalent presqu'en douceur les rêves de l'autre. Est-il surprenant que tant de gens s'y trompent?

Un véritable amant ne connoît pas la vanité, il ne voit que sa maîtresse dans le monde, il s'oublie lui-même, et l'amitié ne seroit rien à ses yeux, si elle ne lui offroit un confident. Il n'est avide que des jouissances qu'il peut partager avec celle qu'il aime; il n'a de plaisirs que ceux qu'il lui donne, ne connoît de bonheur que le sien, et n'est jaloux que du privilège d'être seul l'auteur de sa félicité. Un véritable amant n'est malheureux que le jour où sa maîtresse ne l'estimera plus assez pour dissimuler son infidélité; le moindre voile dont elle essayera de la couvrir, la moindre caresse, doivent suffire pour éterniser son aveuglement.

Voilà l'état de mon cœur, Wilhelm ! je te l'ai dévoilé tout entier. Point d'avis, point de remontrances ! Si tu veux que je t'écoute ne me parle plus que de Sophie, rien que de Sophie, toujours de Sophie...... ou ne m'écris plus.

Importun !..... que me dis-tu de mes affaires ? Pourquoi me ramener sur cette terre au-dessus de laquelle l'amour m'avoit élevé ? Quel démon t'a inspiré de me venir casser la tête de ces termes barbares, inventés par la cupidité ? puisque ton cœur est assez libre pour que tu puisses t'occuper de ces misères-là, je t'en abandonne le soin. Mais surtout point de lézine, point de ces honteux calculs avec l'infortune. Ce père de famille qui est venu courber devant toi sa tête blanchie par l'âge et par le malheur, comment as-tu pu hésiter

à sécher ses larmes ? Et cette jeune infortunée, cette tendre amante..... es-tu de marbre ou de bronze ?..... Elle alloit être heureuse avec son amant, et pour quelques centaines de florins tu troubles leur bonheur !... Depuis quinze jours cette fille qui ne soupiroit que d'amour, soupire de douleur, elle mouille de pleurs cette couche qui devoit être le théâtre des plaisirs les plus doux !.... Falloit-il me demander conseil ? Ne connois-tu pas le cœur d'Edouard ? Ne sais-tu pas que depuis long-temps son premier désir est de voir tous les hommes heureux ? Oui, Verner, que ne puis-je entendre le monde retentir des chants d'allégresse de ses habitans, et moi expirer en ce moment de plaisir sur le sein de Sophie. Ah ! mon ami, sors de ta triste apathie ; aime à mon exemple ; l'a-

mour nous rend meilleurs. Si tous les hommes aimoient, la haine, les discordes sanglantes disparoîtroient de l'univers. Toutes les autres passions laissent un vide dans l'ame, l'amour seul la remplit entièrement et ne permet qu'un seul désir.

Agis donc pour mes intérêts comme bon te semblera, j'approuve tout d'avance, à condition que tu ne m'en parleras plus.

Toujours ton ami,

E. Rosenthal.

LETTRE IX.

Sophie a Emilie.

Coblentz.

Si mes lettres deviennent plus rares, Emilie, la faute en est à toi. J'ai suivi tes conseils, je me suis livrée au grand monde. Ce n'est cependant pas que j'aye besoin de cette précaution ; car mon cœur est aussi libre en ce moment, qu'à l'époque où je te quittai. L'habitude, une certaine convenance de goûts, des occupations agréables et utiles, voilà les seuls liens qui m'attachent à Ro senthal. J'ai fait entre tes mains,

Emilie, serment de fidélité et d'obéissance; le premier ne me coûte rien à tenir, ou, pour mieux dire, j'ai trop de plaisir à l'observer pour songer à l'enfreindre; mais le second est un sacrifice bien pénible que j'ai fait. « Toutes les grandes passions se forment dans la solitude, dis-tu? mais c'est aussi dans la solitude qu'on vit mieux avec soi-même, qu'on évite la corruption du grand monde, et que l'on cultive plus fructueusement sa raison.

« Il n'est point d'amour sans espoir, ajoute-tu plus bas; il n'est donc pas de passion dont on ne puisse accuser celle qui l'a inspirée. Le goût naît du premier coup-d'œil, le désir suit et la passion ne devient telle, que par l'espérance de la voir couronnée. Un regard, un mot peu réfléchi, une légère préférence, mille

riens qui ne paroissent d'aucune importance, suffisent pour l'allumer. Dans ces temps d'austère décence, où le sexe modeste vivoit retiré, occupé des travaux qui lui conviennent, ces passions étoient rares, les mœurs plus sévères, les vertus et les grandes actions plus communes. Les époux, unis par la tendresse et par l'estime, se voyoient renaître dans des enfans vertueux, dont ils étoient aimés et respectés. De l'harmonie et du bonheur des familles, naissoient la paix et la félicité générales; mais nos mœurs modernes si vantées par leur prétendue douceur, en arrachant les femmes à leur véritable destination, ont produit ce mélange continuel des deux sexes, et ce mélange a été lui-même le premier pas vers la corruption. Les

hommes sont devenus femmes, et les femmes des courtisanes. »

Voilà tes propres expressions. Je suis persuadée qu'en relisant ce passage de ta lettre, tu conviendras que la conclusion en est beaucoup trop sévère. Avoue, du moins, qu'il y a entre tes principes et tes conseils une véritable contradiction. Tu veux que les femmes se renferment dans leurs ménages, et tu me conseilles de me jeter dans le grand monde. J'ai obéi, parce que tu m'as effrayée sur ma situation. Mais plus j'examine l'état de mon cœur, et moins j'y trouve de sentimens répréhensibles. La solitude m'a plû dans tous les temps, et Rosenthal, en y apportant un peu de variété, me l'avoit rendue encore plus agréable. Oui, Emilie, tu es trop sévère. Ton impitoyable

et minutieuse attention à éplucher chaque mot qui échappe à ma plume, n'est pas le véritable moyen de me juger. Méchante ! tes malignes interprétations seront cause que je m'observerai davantage à l'avenir.

Enfin, me voilà présentée et lancée de nouveau dans le grand monde. Hélas! que cette bonne compagnie est maussade! chacun y apporte une physionomie d'emprunt; il est défendu d'y être soi-même; le langage de ces sociétés n'est qu'un jargon de convention qui jamais ne sert d'interprète à de véritables sentimens. La vie qu'on y mène est un mensonge continuel, ou plutôt une comédie dont les rôles sont appris par cœur, et qui feroit mourir d'ennui les comédiens eux-mêmes, si la méchanceté n'avoit trouvé le moyen d'y amener la médisanceet les tracas-

series, plus souvent la calomnie et les noirceurs. La bêtise et l'ennui habitent les grandes sociétés, la gaîté, l'esprit et la franchise ne se montrent que dans les petites réunions.

Chaque jour me fait regretter davantage mon cabinet et mes amis. La pauvre Caroline souffre de ce changement, sans oser s'en plaindre. Pour Rosenthal, il en est affecté, au point que je le plains. Sa tristesse, ses fréquens soupirs, la contrainte qu'il éprouve dans le monde, et cependant son assiduité à m'y suivre me feroient presque soupçonner que l'amitié a cédé sa place à l'amour. Ce n'est qu'un soupçon; mais admire ma prudence: ce soupçon seul m'a fait vaincre la répugnance que j'éprouvois à me produire dans la société. Ah! que je le plaindrois s'il avoit cette foiblesse! Cependant je ne puis

me le persuader. Un sage nous apprend que l'amour commence par l'amour, qu'on ne peut passer de la plus vive amitié qu'à un amour bien foible, et je suis convaincu que ce dernier sentiment n'entra pour rien dans notre première liaison. Voilà ce qui me rassure et ce qui doit te rassurer aussi. Oui, Emilie, Rosenthal ne sera jamais que mon ami, rien de plus, et malgré tes prédictions, mon cœur restera toujours libre.

A propos, il faut que je te rende compte d'une idée bizarre qui m'était venue ces jours passés. Certains indices, légers à la vérité, m'avoient fait craindre que Rosenthal ne se fût laissé prendre dans les filets de la coquette Sara. Cette idée me chagrina; il m'eût été bien pénible de mépriser un homme pour qui j'avois

tant d'estime. Je n'ai rien vu depuis qui justifiât ce soupçon. Cependant la grande facilité de Rosenthal d'une part, et la légèreté de Sara qui paroît avoir entièrement oublié son monsieur de Kerdouan ne me laissent pas sans inquiétudes.

Bon soir, chère Emilie, hélas ! ce n'est plus comme autrefois; le bonsoir étoit adouci par l'idée du bonjour que nous devions nous dire quelques heures après. Maintenant!....

Ton amie SOPHIE.

LETTRE X.

La même a la même.

Coblentz.

Me voilà tout-à-fait seule avec toi, Emilie, M. de Listenai, Caroline, Rosenthal, et ma fille sont partis pour Newied, La pauvre Lolotte est atteinte d'un mal aux yeux bien inquiétant; nous avons appris qu'il y avoit dans cette ville un fameux oculiste. Mon mari a voulu partir sur le champ, une légère indisposition m'a empêchée d'être du voyage, et Caroline m'a remplacée.

C'est hier que cette résolution fut

prise. Je trouvai, en entrant dans le salon, Rosenthal en grande conversation avec mon mari; je m'aprochai et me mêlai à leur entretien. M. de Listenai me fit part de son projet, et Rosenthal ajouta que des affaires l'appelant à Neuwied, il y accompagneroit le comte, et que peut-être il seroit obligé de se rendre à Francfort, ce qui prolongeroit indéfiniment son absence. En m'adressant ces mots il me fixoit avec une curiosité hardie que je ne lui ai jamais vue. Depuis un certain bal à l'hôtel de l'Empire, où j'eus le malheur de causer une heure entière avec le Duc qui m'impatientoit par ses questions sur la jolie chanteuse, depuis ce temps, dis-je, Rosenthal n'est plus reconnoissable. Il est devenu maussade, boudeur, contrariant, même; seroit-il jaloux? Quoi qu'il en soit, ce

regard me piqua au vif, et je me retournai sans lui répondre, car je sentois le rouge de la colère me monter au visage. Je voudrois pour tout au monde savoir le motif de ce coup d'œil. Croiroit-il...... oh ! non, tant de présomption n'est pas dans son caractère. J'affectai toute la soirée une gaîté qui étoit bien loin de mon cœur. Mais ne crois pas que ce fût le départ de Rosenthal qui causât seul ma tristesse ; j'étois piquée et voilà tout. L'absence de mon mari, de ma fille, de mes amis, me chagrine il est vrai, mais cela est bien naturel, puisque je vais me trouver seule pendant huit jours.

Rosenthal qui m'avoit d'abord annoncé son départ avec l'air de l'indifférence, devint triste, dès que je me montrai enjouée ; et en cela il étoit plus sincère que moi, car sa

tristesse n'étoit pas simulée. Il m'observoit, paroissoit rêveur, et mon mari faisoit seul les frais de la conversation, en nous racontant les circonstances d'une campagne qu'il a faite pendant les guerres d'Hanovre. Cependant les heures s'écoulèrent, il étoit tard, et M. de Listenai parla de se retirer, parce qu'on devoit partir avant le jour, à cause de Caroline. Rosenthal approcha de moi d'un air embarrassé, et me demanda mes ordres pour Francfort. « Je serois ravi, ajouta-t-il d'une voix mal assurée, de pouvoir y être de quelque utilité à madame la comtesse, par ce moyen je ne perdrois pas tous les instans que je vais être condamné à passer loin d'elle ». — Je t'avoue que ce singulier compliment me troubla d'abord, mais reprenant bien vîte mon rôle, je le re-

merciai de ses offres, en lui disant que je me donnerois bien de garde de lui donner des ordres, puisqu'il suivoit aussi mal les avis que je m'étois permis de lui adresser. — Rosenthal, sans me répondre, se baissa, prit ma main et la pressa contre ses lèvres, je crois même avoir senti une larme..... Je commence à craindre que le sentiment qu'éprouve ce jeune homme, ne soit quelque chose de plus vif et de moins innocent que l'amitié. Rosenthal seroit-il donc prédestiné à être constamment malheureux par l'amour? Mais ceci me rappelle que je n'ai pas tenu ma parole au sujet de l'histoire de ce jeune homme. La solitude dans laquelle je me trouve va me laisser des loisirs, je puis les consacrer à cette occupation.

Adieu, ma chère amie, l'heure de

la poste me presse. Le premier courrier te dédommagera de cette lettre. J'y joindrai même le récit des aventures de Rosenthal.

Ta SOPHIE.

P. S. Toujours point de nouvelles de Hambourg. Caroline, avant de partir, a écrit une nouvelle lettre. Puisse-t-elle avoir un meilleur succès que la première; je commence à en désespérer. On m'assure, en ce moment, que Manielli a quitté Coblentz. Auroit-il eu avis du départ de Caroline? Cette nouvelle ne me laisse pas tranquille.

LETTRE XI.

LA MÊME A LA MÊME.

Coblentz.

QUAND tu auras lu le cahier que tu trouveras joint à cette lettre et qui contient l'histoire de Rosenthal, tu plaindras sans doute ce malheureux jeune homme. La plaie de son cœur est bien profonde; j'ai fait mon possible pour la guérir; mais je crains bien d'y avoir, sans intention, versé les poisons de l'amour, au lieu des tendres consolations de l'amitié. Rosenthal me respecte assez et se respecte assez lui-même pour ne pas

me découvrir des sentimens qui m'offenseroient. Néanmoins, j'ai remarqué, depuis quelque temps, dans ses discours et dans sa conduite, des indices qui autorisent mes soupçons; je puis me tromper, je me plais même à le croire; car l'amitié souvent a la physionomie de l'amour. Celle qui a régné entre nous, Emilie, n'en est-elle pas une preuve?

La Bruyère nous dit que l'amitié peut exister entre les personnes de sexe différent, exempte de toute grossièreté; cependant, ajoute-t-il, un homme regarde toujours une femme comme une femme; cette liaison n'est ni amitié, ni passion pure, mais elle fait une classe à part.

C'est-là peut être le genre de sentiment que j'inspire à Rosenthal. Cependant tout semble prouver qu'un

second amour a remplacé dans son cœur celui qui le rendit si malheureux à Francfort; et ne crois-tu pas que, s'il étoit dans sa destinée d'aimer une seconde fois, il ne vaudroit pas mieux pour lui que ses vœux s'adressassent à moi, qu'à la jeune Sara; d'abord, je suis bien certaine de ne jamais partager son égarement, et d'être en état, par mon indifférence naturelle et par le sentiment de mes devoirs, de le ramener à la raison. Si l'amour, au contraire, le faisoit brûler pour Sara, ou pour toute autre qui ne trouveroit pas, ainsi que moi, des armes contre la séduction, Rosenthal rencontreroit peut-être, au milieu de ses plaisirs, une source de remords et d'infortunes. Néanmoins, comme tu m'as appris à me défier de mes jugemens et surtout de mon

cœur, je ne veux ne te rien cacher, et te faire part des circonstances qui ont fait naître mes soupçons.

M. de Listenai fut indisposé, il y a quelques jours, et fit fermer sa porte. Nous nous trouvâmes encore une fois en petit comité, et ces instans me sont bien plus agréables que ceux qu'il me faut donner au grand monde. Rosenthal nous lut, c'est-à-dire, nous traduisit un drame de Gœthe, intitulé *Stella.* C'est un morceau rempli de sentiment et d'intérêt, mais dont le dénoûment est aussi invraisemblable qu'immoral. Voici à-peu-peu le sujet de cette pièce.

« Ferdinand, jeune homme qui ne manque pas de bonnes qualités, est sans cesse entraîné par une imagination ardente et subjugué par des sens impétueux. L'amour amène

dans ses bras une épouse qui fuit pour lui ses parens; mais que bientôt il abandonne. Il rencontre dans ses voyages une jeune fille pleine de sensibilité, de candeur et de bonté. Il la séduit, et *Stella*, toute à l'amour, a cessé d'être innocente, sans devenir méprisable, sans perdre un instant son goût pour la vertu. Mais ni les charmes, ni les pleurs de cette infortunée, ne peuvent fixer Ferdinand, qui la quitte à son tour.

Cependant, sa première épouse, tombée dans la plus grande misère, est forcée de vendre sa maison, et de se réfugier avec une fille qu'elle avoit eue de Ferdinand, dans un lieu peu éloigné de la demeure de sa rivale, qu'elle ne connoît pas. Stella, qui vient de perdre un enfant qu'elle a eu également du volage héros de ce drame, cherche une femme-

de-chambre, ou plutôt une amie, dont la société puisse charmer sa solitude.

L'épouse de Ferdinand l'apprend et lui conduit sa fille. Le jour même, l'inconstant amant de Stella, toujours occupé du souvenir de son épouse, et plus amoureux que jamais de sa maîtresse, arrive chez celle-ci, et y trouve sa femme et sa fille. Il flotte entre l'amour et son devoir ; il combat long-temps et va enfin triompher de sa passion et s'éloigner, lorsque la vue du désespoir de Stella le replonge dans ses indécisions. L'épouse, qui a conçu pour sa rivale la plus tendre amitié, touchée de sa douleur et de celle de son mari, se place entre eux deux, et leur raconte l'anecdote suivante des temps de la Chevalerie.

« Un prince allemand partit pour

le Terre-Sainte, et tomba entre les mains des infidèles. Depuis longtemps il gémissoit dans l'esclavage, lorsque la fille du Soudan le vit, et fut éprise pour lui du plus violent amour. Elle trouve le moyen d'en instruire le prisonnier, et lui promet de le délivrer, s'il veut s'engager par serment à l'épouser et à l'emmener avec lui en Allemagne. Le Chevalier qui, sur une fausse nouvelle, se croyoit veuf, n'hésita pas, et s'échappa heureusement avec sa libératrice. Mais quelle fut sa surprise, en arrivant à son château, de voir sa première épouse s'avancer au-devant de lui ! La coür de Rome fut aussitôt informée de cet incident; et le Pape, vu la singularité du cas, lui accorda la permission de conserver ses deux fem-

mes. On voit encore de nos jours, dans son château, un énorme lit de pierre, où ce bigame reposoit entre ses deux épouses ».

Ce récit est un trait de lumière pour Ferdinand, qui, serrant son épouse et Stella dans ses bras, leur jure de les aimer également et d'employer le reste de sa vie à faire leur bonheur. Les deux femmes se jurent une amitié éternelle. Les trois amans se grouppent, confondent leurs caresses, et la toile tombe.

Gœthe a su jeter un tel intérêt sur Stella et sur l'épouse délaissée, que le lecteur, également partagé entre ces deux femmes, est quelquefois tenté de souhaiter le dénoûment que l'auteur à choisi, et qui cependant, ne sera point pardonné, à cause de son invraisemblance et de

son immoralité. C'est plutôt un roman dialogué, qu'une pièce de théâtre.

Cette lecture nous fit faire à tous différentes réflexions, dont l'amour fut le sujet. M. de Listenai en parla comme d'une chimère, enfantée par la lecture des romans, et qui ne peut conduire qu'à des sottises, puisqu'elle a la folie pour principe. Rosenthal prit la défense de l'amour avec une chaleur et une vivacité qui étonnèrent le comte. — « Ah! ah! s'écria-t-il, pour parler de l'amour avec cet enthousiasme, il faut être amant, et amant heureux. — Vous vous trompez, dis-je alors, M. Rosenthal n'est point heureux dans ses amours. — Il aime donc, et quel est l'objet de ses feux? — Devinez. — Mais... — Vous serez bien étonné lorsque je le nommerai, et vous trouverez M.

Rosenthal bien ridicule, monsieur l'homme du bon ton !.. » Rosenthal avoit les yeux fixés sur moi, et paroissoit attendre avec une curiosité inquiète, le reste de ma phrase. « Il aime, continuai-je,...... — eh ! bien dit le comte avec impatience, — sa femme. — Oh ! non, non, s'écria vivement Rosenthal, l'amour ne peut exister sans l'estime, et depuis long-temps je ne ressens plus que du mépris pour elle. Ce seroit profaner le nom d'amour, que de le donner à ce que j'éprouvai jadis. Non, celle qui pour la première fois m'a fait connoître cette passion dans toute sa pureté......... Ici Rosenthal rougit, s'arrêta et me jeta un regard !...... je suis peu habile à interprêter le langage des yeux, mais je crus si bien y lire ces mots : « cette femme, c'est Sophie ! » que le cœur me bat-

tit de la crainte de les lui entendre prononcer. « Allons, mon jeune ami, lui dit M. de Listenai, je vous croyois plus sensé, renoncez à cette folie. — Une folie ! soit, reprit Rosenthal, en soupirant, mais cette folie fera le destin de ma vie et pourroit me conduire au bonheur. — je vous prédis, répliqua mon mari, que vous serez bientôt guéri ; une femme résiste difficilement à autant d'amour, la vanité de votre maîtresse et vos agrémens plaideront votre cause dans son cœur et..... vous serez guéri. Il n'y a guères d'amour dont la jouissance ne soit le tombeau ». Rosenthal soupira et ne répondit rien.

J'ai recueilli encore quelques observations ; je me bornerai à une seule.

Il vint ici dernièrement un pein-

tre de Paris ; des raisons que j'ignore l'ont forcé d'émigrer. Tout le monde s'est empressé de venir à son secours et le comte lui a fait faire mon portrait. Le jour où mon mari me le donna, Rosenthal, par une maladresse que je soupçonne volontaire, le laissa tomber. La glace fut brisée ; et la peinture endommagée. Il se récria beaucoup sur sa maladresse, s'épuisa en excuses, et mit le portrait dans sa poche, en me promettant de le rapporter le lendemain remis en bon état.

En effet, deux jours après seulement, il me remit la miniature parfaitement réparée, mais Vinette m'apprit qu'il en avoit fait tirer une copie. Je profitai du premier moment où nous nous trouvâmes seuls, pour lui reprocher cette indiscrétion. Il rougit, convint du fait, et balbu-

tia quelques mauvaises excuses. Mais, lorsque j'exigeai qu'il me remît cette copie, sa confusion disparut, et il apporta à se défendre autant d'assurance qu'il avoit auparavant de timidité. « Vous me verrez toujours dit-il, prêt à voler au-devant de vos moindres désirs, mais que la désobéissance me soit permise cette fois seulement, ne m'enviez pas cette légère consolation. — Songez donc, monsieur, que ma réputation........ — Votre réputation m'est aussi chère qu'à vous-même ; j'aimerois mieux mourir que de la compromettre. — Et c'est cependant ce que vous allez faire ! d'ailleurs, quelque purcs que soient vos intentions, le devoir me défend...... — de donner votre portrait à un ami ! c'est cependant ce qui se voit tous les jours ; et la vertu la plus délicate ne peut être

blessée en donnant ou en recevant ce témoignage d'amitié. — Que voulez-vous donc faire de ce portrait? — le porter toujours sur mon cœur, répondit-il vivement. — Monsieur, répliquai-je avec sévérité, vous m'étonnez et m'affligez en même-temps; mon devoir et votre propre intérêt m'ordonnent de bannir désormais cette intimité à laquelle la bonne opinion que j'avois conçue de vous a donné naissance, mais que votre procédé et votre langage me font redouter pour l'avenir!

M. de Listenai entra dans ce moment, et je crus que sa présence romproit un entretien qui commençoit à devenir pénible pour moi. Mais quelle fut ma surprise d'entendre Rosenthal prendre mon mari pour juge de notre différend. Sa hardiesse me confondit au point d'en

perdre contenance, et je fus un instant tentée de le haïr. — Le peintre, dit-il à mon mari, à qui j'avois remis le portrait de madame, pour réparer le dommage causé par ma gaucherie, trouva cette tête si belle, qu'il ne put résister à la tentation d'en tirer une copie, je le surpris au moment où il lui donnoit les derniers coups de pinceau. Je lui reprochai vivement son infidélité qui pouvoit déplaire à madame, la compromettre même, et je parvins à lui arracher cette peinture, en la payant néanmoins fort cher. Voilà tout, et au lieu des remercîmens que j'attendois, j'ai été traité comme le dernier des hommes, parce que j'ai voulu garder ce portrait, qui, selon moi, m'appartient à bon droit. Mais pour que madame n'ait plus d'o[bje]ctions

et de reproches à me faire, c'est de vos mains, monsieur, ajouta-t-il, en le remettant à mon mari, que je veux le tenir. — Vous êtes des enfans, dit le comte; mais savez-vous bien, madame, que la copie vaut mieux que l'original, je la garde pour moi, acceptez l'autre portrait en retour, je vous en prie au nom de ma femme.

Emilie! vis-tu jamais une pareille impudence! et pour y mettre le comble, Rosenthal s'approcha de moi, le portrait à la main, et avec un sourire méchant, il me remercia de *ce don d'amitié*. J'avoue que cette espièglerie et ces remercîmens me parurent si plaisans, que je ne pus m'empêcher de rire, et alors il fallut bien lui pardonner.

Adieu ma bonne Emilie. Vinette

m'arrache la plume. Elle prétend que quand il est minuit, on ne doit plus songer à écrire, à moins de vouloir porter lunettes à trente ans.

Sophie.

HISTOIRE
DE
ROSENTHAL,

JOINTE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Edouard Rosenthal étoit encore dans son enfance lorsqu'il perdit ses parens. Son père, qui jouissoit à Francfort de la plus grande considération, avoit perdu tout son bien par des malheurs imprévus. Depuis plusieurs années il n'existoit que des bienfaits d'un de ses frères, qui avoit fait aux grandes Indes une fortune considérable. Ce frère, après avoir

perdu son épouse en Asie, étoit revenu dans son pays avec une fille âgée seulement de six ans. Ce fut à ses soins que le jeune Edouard fut remis, et cet oncle voua au fils toute la tendresse qu'il avoit eue pour le père.

Rosenthal fut élevé avec sa cousine, pour laquelle il conçut dès l'enfance le plus tendre attachement; mais celle-ci par une contrariété ordinaire au cœur humain, laissa entrevoir le plus grand éloignement pour son cousin.

Le projet de M. Rosenthal étoit de donner Edouard pour époux à sa fille, et ce fut avec la plus vive satisfaction qu'il découvrit les sentimens de son neveu. Louise, c'est le nom de la cousine, étoit à quinze ans une personne accomplie, autant pour la beauté que pour l'esprit,

mais une extrême sensibilité, jointe à un caractère ferme et décidé, la rendoit d'un commerce difficile. Elle étoit douce, bonne, remplie d'attentions, quand on ne la contrarioit pas, autrement elle ne prenoit conseil que de sa tête, et avoit pour ses idées une tenacité que rien ne pouvoit rompre. L'antipathie qu'elle avoit éprouvée dès ses premières années pour son cousin, prit avec l'âge plus de consistance et se changea, à la fin, en une aversion bien prononcée.

A l'époque où Louise fit son entrée dans le monde, un jeune Genevois vint à Francfort, pour des affaires qui le mirent en relation avec M. Rosenthal; il eut souvent occasion de la voir, et ne put se défendre de l'aimer. Le jeune homme cultivoit avec succès plusieurs talens agréa-

bles : admirateur outré de la musique italienne, il partageoit ce goût avec Louise. Insensiblement s'établit entr'eux une intimité qui devint, en peu de temps, une véritable passion.

Edouard, aveuglé par son amour, ne voyoit, dans les froideurs de sa cousine, qu'un effet de cette réserve que la pudeur et la timidité donnent aux jeunes filles. M. Rosenthal, à qui il avoit confié sa passion, lui donna sa parole, qu'il la couronneroit par un prompt hymen ; mais il fut aussi affligé que surpris des refus de sa fille, lorsqu'il lui eut fait part de ses projets. Il employa tour-à-tour les prières, l'autorité paternelle, et les menaces ; mais toujours en vain. Louise montra, dans sa résistance, un courage surnaturel. Une année entière se passa de la sorte, et ce

ne fut qu'aux conseils de Mulhausen lui-même et à la crainte d'être déshéritée qu'elle finit par céder.

La joie de M. Rosenthal égala celle de son neveu, lorsqu'il vit sa fille soumise à ses volontés. Depuis longtemps les préparatifs de ce mariage étoient faits, et on alloit le conclure, lorsqu'une attaque d'apoplexie enleva subitement M. Rosenthal. Louise donna des larmes bien sincères à la mort de l'auteur de ses jours; mais elle ressentoit en même-temps une secrète joie de se voir enfin libre de suivre le penchant de son cœur. Elle ne la dissimula pas à Edouard, et eut la cruauté de lui en déclarer le motif. La jalousie, que cette découverte inspira au jeune Rosenthal, alluma sa colère, sans éteindre son amour. Il provoqua son rival, se battit, et fut grièvement blessé.

Mais le triomphe de Louise fut de courte durée, et le testament de son père changea sa joie en désespoir. M. Rosenthal, par des dispositions claires et authentiques, partageoit son bien entre sa fille et son neveu, sous la condition qu'ils se marieroient ensemble. Il avoit ajouté, pour assurer l'exécution de cet article, une clause expresse, qui excluoit de l'héritage celui des deux qui refuseroit de se soumettre à cette condition, ou qui, par la suite, divorceroit.

Louise eût volontiers fait le sacrifice de cette riche succession; mais Mulhausen se montra plus intéressé qu'amoureux, et pour échapper à l'indigence, elle se vit forcée de consentir à épouser Rosenthal. Cependant cette jeune personne avoit pris une résolution, à laquelle Edouard

étoit loin de s'attendre, et qui prouve à quel point une passion effrénée peut égarer ceux qui en son maîtrisés.

Le jour de ses noces, Louise parut d'une gaîté extraordinaire; mais son époux, qui l'observoit avec plus d'attention, remarqua dans ses yeux, dans ses gestes et dans ses discours, quelque chose d'exalté qui annonçoit qu'elle n'étoit pas dans son état habituel. Vers le soir, cette grande gaîté fut remplacée par une profonde rêverie. Rosenthal fit part de ses inquiétudes à un de ses amis, qui se moqua de ses craintes, et lui dit qu'en pareille circonstance, une jeune mariée avoit à-la-fois des motifs de rire et de rêver.

Le souper fut suivi d'un bal brillant, qui se prolongea fort avant dans la nuit, et pendant lequel

Louise fit une courte disparution. Enfin, arriva l'heure désirée où l'impatient Edouard alloit jouir des droits d'un époux. Louise pria ses parens de l'accompagner dans la chambre où le lit nuptial étoit préparé. On l'y conduisit. Là, s'avançant vers son époux, avec la plus grande dignité, elle lui tint ce discours :

« Je ne vous ai jamais aimé, Monsieur, vous le savez : vos importunités m'ont forcée à vous haïr, et depuis que vous vous êtes montré assez peu délicat pour vous prévaloir des ordres d'un père, pour vous emparer d'une femme qui se donnoit malgré elle et qui avoit déjà disposé de son cœur, vous êtes devenu à mes yeux le plus méprisable des hommes. »

Rosenthal voulut l'interrompre.

« Non, Monsieur, continua-t-elle,

l'amour ne vous servira pas d'excuse; l'amour conduit à des erreurs, à des crimes même, mais point à des bassesses. Ce n'est pas sa voix que vous avez écoutée, il vous eût mieux conseillé, c'est plutôt celle d'une basse jalousie. Enfin, vos vœux sont accomplis; me voilà votre esclave, mais je ne suis pas votre épouse. Un autre possède mon cœur, et celui-là est mon véritable époux. Depuis long-temps il a ma foi, et il a reçu mes sermens à la face du ciel. Ses droits sont plus sacrés que les vôtres; les sermens que je lui ai faits ont été volontaires, et je les ai tenus..... Je sors des bras de cet amant. Il n'étoit pas juste que j'accordasse à la violence, ce que j'ai refusé si long-temps à l'amour. Voyez, Monsieur, si vous voulez vous avilir, au point de recevoir dans votre lit une femme qui

vous hait, et qui vient de donner à un autre son cœur et sa personne. »

L'assemblée resta muette d'étonnement; mais comment peindre la rage de Rosenthal!..... Il jura de laver son injure dans le sang de Mulhausen; et sans le secours des spectateurs, son épouse eût éprouvé, la première, les effets de sa fureur. Le lendemain, la famille assemblée décida que cette malheureuse aventure resteroit ensevelie dans le plus profond secret; que, pour sauver les apparences, les deux époux continueroient à vivre encore quelque temps sous le même toît, et que, sous un prétexte quelconque, on procéderoit ensuite à un divorce et au partage égal de leurs biens. Mais Edouard qui vit, à cette proposition, la joie briller dans les yeux de son épouse, et ne pouvant supporter

l'idée de la voir enrichir son rival, déclara formellement qu'il ne consentiroit jamais à un divorce, et qu'il exigeroit constamment la rigoureuse exécution du testament de son oncle.

Cette résolution ne fit qu'aggraver sa honte et son malheur. Louise, autant par haine contre lui, que par amour pour Mulhausen, ne dissimula plus sa passion. Ce manque de retenue dégoûta bientôt le Genevois de sa conquête; il quitta Francfort. Mais le mal étoit fait, et la corruption avoit jeté de profondes racines dans le cœur de Louise. Entraînée par des sens ardens, elle n'eut plus la force de revenir à la vertu, et elle donna dans les désordres les plus honteux. Rosenthal, que le mépris et la conduite de son épouse n'avoient pu guérir de sa passion,

réussit à la faire enfermer ; mais ses charmes, ses amis et son or la rendirent bientôt à la liberté, dont elle abusa de nouveau et de la manière la plus scandaleuse.

Edouard, rendu sage par l'expérience, proposa enfin le divorce; mais son épouse refusa à son tour d'y consentir ; et ce jeune homme, malheureux par les précautions mêmes que son oncle avoit prises pour assurer son bonheur, se vit forcé de fuir sa patrie. Il chercha, mais en vain, à oublier ses chagrins en voyageant; les malheurs de sa jeunesse empoisonneront le reste de ses jours.

Louise, unie à celui que son cœur avoit choisi, eût peut-être été épouse fidèle et bonne mère. Rosenthal, guéri de sa passion, par la certitude de ne pouvoir posséder Louise eût pu rencontrer le bonheur dans les

bras d'une autre femme, et devenir un citoyen utile à sa patrie. Cet exemple, et tant d'autres, ne devroient-ils pas détourner les parens de cette barbare tyrannie, qu'ils s'obstinent à vouloir exercer sur le cœur de leurs enfans.

LETTRE XII.

Le Chevalier de MERCOUR, à SAINVAL.

Coblentz.

Tu me demandes quelles sont mes occupations, et si j'ai entièrement renoncé aux plaisirs, pour préparer ceux de Rosenthal ; si, comme un autre *Bonneau*, je borne mon ambition a être l'instrument de la félicité d'autrui ?

Je te l'ai déjà dit vingt fois, mon gros ami, et tu me forces à te le répéter encore : tes idées sont renfermées dans un cercle bien étroit, leur

nature et leur étendue répondent bien peu à la capacité de ton cerveau. Ne sais tu pas que de toutes nos passions, celle qu'il est le plus doux de satisfaire, est l'amour-propre. Ne vois-tu pas à quel point le mien doit être flatté d'avoir pu subjuguer Rosenthal, d'avoir su m'emparer de tous les ressorts de son ame, et de gouverner Sophie, sans qu'elle s'en aperçoive. Semblable à une divinité, je les inspire, je les guide et reste invisible à leurs yeux. Je fais succéder la froideur à la plus douce intimité; je fais naître les incidens, je presse ou retarde à mon gré le dénoûment; et quel sera ce dénoûment? Un voile épais le couvre encore à mes propres yeux; Rosenthal sera, je ne puis l'empêcher, la divinité qu'on adorera; mais quel doit être le sacrificateur?..... Le

grand point est de familiariser Sophie avec l'amour ; alors, je l'espère, il me sera facile de lui faire distinguer ce sentiment de l'objet qui l'inspire, et de lui faire comprendre que le seul moyen d'être heureux par cette douce passion, est de la sentir toujours, sans jamais la concentrer exclusivement sur tel ou tel individu.

Je conviens, cependant, que si cette entreprise, toute grande, toute importante qu'elle est, remplissoit tous mes instans, l'ennui viendrait bientôt m'assaillir ; je pousserai même la candeur jusqu'à t'avouer que, sans une utile diversion, le démon de la jalousie eût peut-être troublé mon repos : *Homo sum!* Ne sais-tu pas que la blonde et languissante G...., toujours prête à mourir de fatigue, qui peut à peine

prononcer quatre mots de suite; qui n'ose aller l'hiver à l'opéra en petit loge et fourrée d'hermine, sur le soupçon que je m'étois arrangé avec la comtesse de Listenai, est arrivée ici en poste, il y a huit jours, et par le plus grand froid, pour le seul plaisir de m'enlever à sa rivale. Elle me faisoit beaucoup plus heureux que je ne le suis; et elle est prête à m'arracher les yeux, quand je lui jure que je n'ai pas cessé d'être fidèle, et que la comtesse ne m'a pas accordé la plus légère faveur. Me voilà r'engagé avec cette femme, tu sais que je tiens à mes habitudes; et puis son procédé de quitter sa famille au cœur de l'hiver, pour venir me trouver, exige de la reconnoissance.

Oui, j'avoue que sans l'arrivée de madame G........ je n'aurios pu

rester fidèle à mon plan et à l'amitié. Il s'élève quelquefois dans mon ame certains mouvemens de jalousie, dont je ne suis pas toujours le maître. Si Sophie m'eût laissé entrevoir la plus légère lueur d'espérance, j'aurais, depuis long-temps renvoyé à Francfort son langoureux Céladon ; mais il est aimé, et la Comtesse est, de nous trois, la seule qui ne le sâche pas encore. Rosenthal, de son côté, a poussé les choses aussi loin qu'il le pouvoit sans se compromettre. Madame de Listenai ne doute pas, je pense, qu'elle ne soit aimée, et le tumulte du monde, la douceur de voir chaque jour son amant, entretiennent encore son erreur ; mais ces momens qu'elle va passer seule, l'éclaireront sur la situation de son cœur, elle verra sa chute se prépa-

rer, elle voudra fuir, et ses efforts ne feront que l'accélérer.

L'amour de Rosenthal croissoit à mesure que la foiblesse de Sophie augmentoit, son délire étoit même monté au point de me faire craindre, de sa part, quelque entreprise prématurée, c'est la raison qui m'a porté à lui conseiller de s'absenter pour quelques jours. Il a eu la folie, entr'autres, de faire tirer à la dérobée une copie du portrait de la Comtesse, duquel il s'étoit emparé adroitement. Voilà de ces foiblesses qui donnent aux femmes, sans qu'il en résulte aucune utilité pour l'amant, une opinion d'elles-mêmes, qu'il faut bien prendre garde de faire naître. Cet enfantillage a failli tout perdre; mais Rosenthal s'est tiré de ce pas glissant, de manière à me surpren-

dre. M. de Listenai a fini par remettre lui-même, au nom de sa femme, qui sourioit et boudoit en même-temps, le portrait, n attendant le modèle. Car il est de fait, qu'une femme tient presque toujours son amant des mains de son époux, et Sophie en sera une nouvelle preuve.

J'avoue, cependant, à te parler sans fard, que l'intérêt de Rosenthal n'est pas l'unique raison qui m'a porté à l'éloigner. Je n'ai pu me défendre d'un secret dépit, en le voyant sur le point de jouir d'un bien que j'ai si long-temps désiré sans succès. Voici comme la chose se fit.

Depuis quelque temps Sophie a quitté la solitude où elle vivoit depuis son arrivée à Coblentz. Rosenthal se désola; mais je parvins à le rassurer, en lui faisant voir, dans

ce goût subit pour le monde, une secrète inquiétude causée par l'amour. La Comtesse cherchoit, dans la dissipation, un remède contre ce mal-aise qu'elle ne pouvoit définir, et la dissipation n'a fait qu'aggraver son mal. L'ennui et le désir de retourner à ses premières habitud s, se lisent clairement dans ses yeux ; mais les bienséances la retiennent magré elle dans ce tourbillon où elle s'est imprudemment lancée. Rien de si plaisant que sa contenance et celle de Rosenthal. Celui-ci ne la perd pas de vue; il rougit vingt fois par minute, et voudroit rendre tous les hommes aveugles, et sa Sophie sourde et muette. La Comtesse, au contraire, ne paroît pas s'occuper de lui; on diroit même qu'elle ignore sa présence ; mais son oreille au guet, ne perd pas une de ses paroles,

Un coup-d'œil furtif l'accompagne quand il sort, ou vole au-devant de lui, s'il entre. Sophie ne sait-elle pas que, pour un homme qui a un peu étudié le cœur humain, ne regarder jamais quelqu'un, ou le regarder constamment, signifient souvent la même chose; mais j'ai tort, elle ignore ce manège adroit, l'instinct seul de son cœur la conduit.

C'est dans un de ces cercles que Rosenthal, un soir, s'avisa de devenir jaloux, je ne sais par quelle raison. Il fut honteux de sa foiblesse, et dès que je lui eus fait quelques ouvertures sur un projet d'éloignement, il l'embrassa avec la plus grande chaleur. Il espéroit tirer une petite vengeance de sa Sophie, et surtout se préparer un triomphe, en laissant soupçonner que cette séparation pourroit être de longue

durée. Il s'attendoit à voir Sophie fondre en larmes; mais, au contraire, elle fut toute la soirée d'une gaîté folle. Cette joie, si déplacée, offensa cruellement Rosenthal, qui fut assez aveugle pour ne pas y voir un signe non équivoque de son triomphe. Sophie! vous n'êtes pas adroite; lorsqu'on voit partir un ami, une simple connoissance, on n'est pas gaie, ou du moins on ne le laisse pas voir; la gaîté folle que vous avez montrée en dit cent fois plus que ne l'eussent fait vos larmes.

Rien n'est plus réjouissant que les raisonnemens actuels de Rosenthal. On a bien raison de dire, qu'une ignorance complète est préférable à des demi-lumières. Depuis que je lui ai démontré la fausseté et l'absurdité de ses idées, il est tombé dans un pyrrhonisme complet sur tout ce qu'on lui

a enseigné. . et ne prend plus pour règle de sa conduite, que le système nouveau qu'il s'est fait. Sophie est sa divinité, l'amour sa seule religion, et il ne veut connoître d'autres jouissances que celles qu'il procure. A l'entendre, on croiroit que nous ne sommes au monde que pour aimer; que Sophie et lui furent créés précisément l'un pour l'autre, et que tout, enfin, dans la nature, doit se rapporter à leur sentiment et servir leurs plaisirs. Il a un talent rare pour remplacer ses anciens préjugés par de nouveaux. Les liens de l'hymen ne sont plus rien à ses yeux; mais en revanche, rien de plus sacré que ceux qui lient deux amans. L'adultère est une bagatelle pour lui ; mais il ne connoît pas de crime plus affreux que l'infidélité, à l'égard d'une maîtresse. Cette manière de

voir a produit une scène qui m'a infiniment a usé.

Tu connois la petite, la sémillante et voluptueuse de Beaumont. Dernièrement à la redoute, elle trouva le moyen de s'emparer de Rosenthal. Le pauvre garçon se prêta d'abord de la plus mauvaise grace du monde à ses avances, et voulut se retirer. Mais la petite, que les graces d'Adonis et les formes d'Hercule, réunies dans la personne du jeune Allemand avoient sans doute frappée, ne voulut pas en avoir le démenti. Rosenthal, trop peu usagé pour savoir se tirer des filets de la séduction, ne vit d'autres moyens que de les briser, ce qu'il n'osa faire, ou d'y rester et il y resta.

A minuit madame de Beaumont sent un mal de tête affreux et se lève pour sortir. Rosenthal offre sa main

que l'on accepte, à son grand regret. Placée dans sa voiture, elle déclare n'y pouvoir rester seule sans périr d'ennui, et lui se place à ses côtés, *sans le vouloir.* Le souper étoit servi, on prie de si bonne grace qu'on est obligé de rester, *sans le vouloir.* Le vin est exquis, madame de Beaumont a de la beauté, des désirs et du manège, Rosenthal a des sens, et....... fait dans toutes les formes une infidélité à sa Sophie ; toujours *sans le vouloir.*

Le lendemain c'étoit le plus beau désespoir !..... Madame de Beaumont en éprouva les premiers effets. Aussi, depuis ce temps, dit-elle de Rosenthal que c'est un Allemand, qui n'a pas l'ombre du savoir vivre. Cependant on assure qu'elle lui a trouvé dans le tête-à-tête des qualités *si estimables*, qu'elle lui a déjà fait sous

main, des propositions de raccomodement.

J'eus ce soir-là, au défaut de Rosenthal, l'honneur d'être l'écuyer de la comtesse. Elle mangea peu, parla encore moins, regarda souvent à la porte, à sa montre, et me questionna beaucoup sur madame de Beaumont.

Le lendemain, mon héros tourmenté par ses remords, crut alléger sa conscience, en faisant à tout le monde sa confession. Quelques personnes charitables avertirent madame de Beaumont des indiscrétions de Rosenthal. Elle répondit majestueusement que sa réputation étoit trop bien établie pour qu'elle pût souffrir des propos d'un fat.

Le Chevalier de MERCOUR.

FIN DU SECOND VOLUME.



